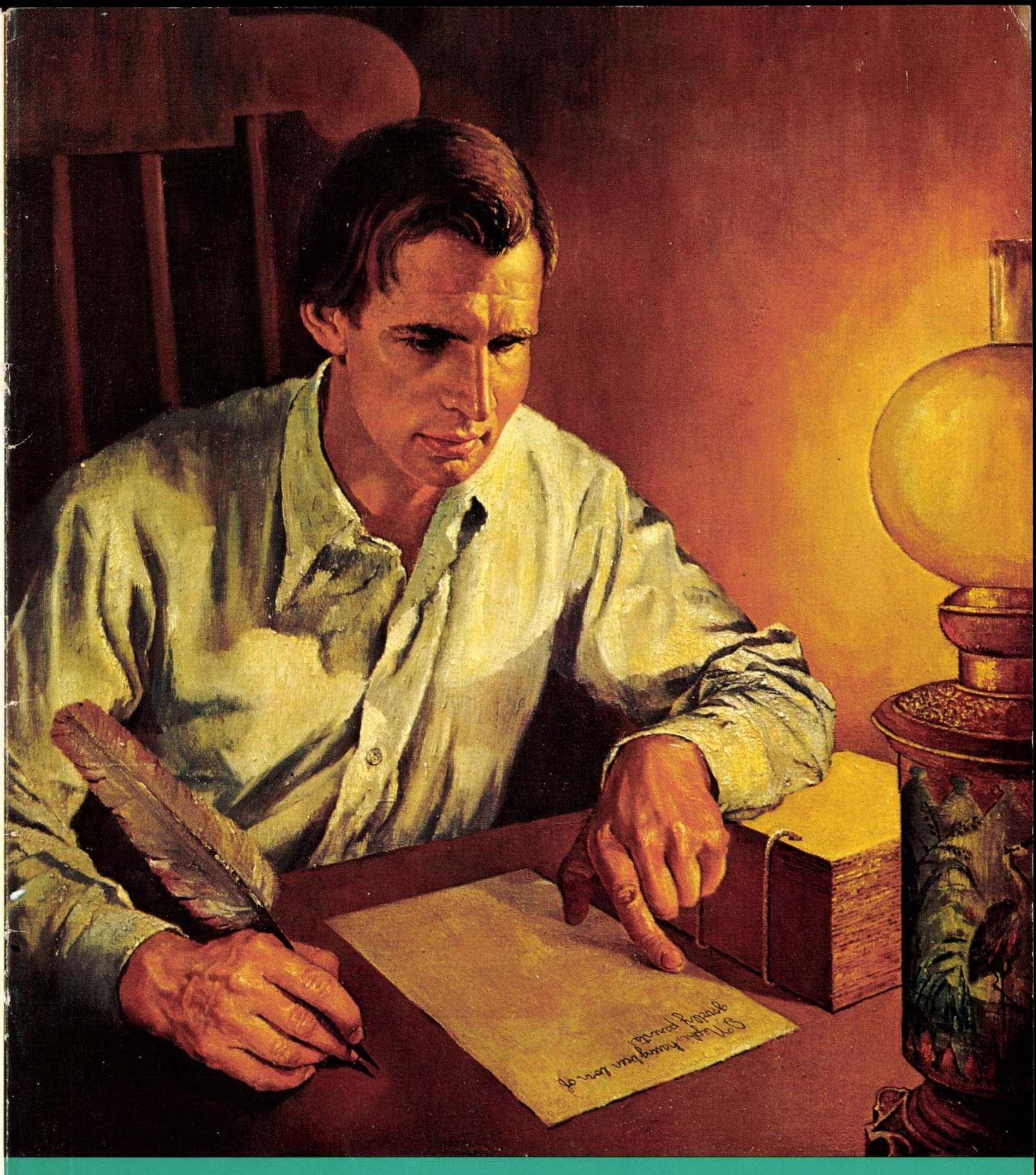


l'étoile

N° 12 · Décembre 1968 · Tome CXVIII

PAR GORDON B. HINCKLEY du Conseil des Douze

Un message inspirant

A tous ceux qui sont aux postes de commande, à l'immense armée des instructeurs et des missionnaires, aux chefs de famille, je voudrais lancer une supplique: dans tout ce que vous faites, nourrissez l'esprit, alimentez l'âme.

J'ai la conviction profonde que le monde est affamé de nourriture spirituelle. Amos a prophétisé autrefois: «Voici, les jours viennent, dit le Seigneur, l'Eternel, où j'enverrai la famine dans le pays, non pas la disette du pain et la soif de l'eau, mais la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Eternel. Ils seront alors errants d'une mer à l'autre, du septentrion à l'orient, ils iront ça et là pour chercher la parole de l'Eternel,et ils ne la trouveront pas. En ce jour, les belles jeunes filles et les jeunes hommes mourront de soif» (Amos 8:11-13).

Il y a dans le pays une famine et une soif réelles, une grande disette de la parole du Seigneur et une soif insatisfaite des choses de l'esprit. Nous avons l'obligation et l'occasion de nourrir l'âme.

Ma supplique est que nous recherchions constamment l'inspiration du Seigneur et la compagnie du Saint-Esprit pour nous aider à maintenir nos efforts à un niveau spirituel élevé. Nos prières ne resteront pas sans réponse, car, par la révélation, a été faite la promesse que «Dieu vous donnera la connaissance par son Saint-Esprit, oui, par le don indicible du Saint-Esprit . . .» (D.&A. 121:26).

TABLE DES MATIERES

A l'heure de Noël — Par le Président David O. McKay . . 383
Le miracle de Noël — Par Frère John Longden 385
Peux-tu apprendre à prier à Jeannot? 388
Un enfant de la destinée — Par Hazel W. Lewis 391
L'évêque président parle des décisions aux jeunes 394

Société de secours
L'Agneau de Noël — Par Elaine M. Murray 396

Ecole du dimanche
Une joyeuse aventure — Par Lucile Nelson Jensen 398

Pour la jeunesse de l'Eglise
Les principes de l'évangile et la popularité — Par Frère Paul H. Dunn 401
Dans mes murs — Par Gary R. Hatch 403
Réjouis-toi, ô mon cœur — Par Trudi Richie 404

SAM
Réalisations personnelles grâce à l'amélioration mutuelle Par Maxine R. Shope 405

Section des enfants
L'amie de Noël — Par Mildred Grenier 81
Le mystère du bandit au papillon — Par Murray T. Pringle 84

Notre couverture

Quoique jeune et sans instruction, Joseph Smith fut l'instrument que Dieu choisit pour réaliser la traduction du Livre de Mormon et le rétablissement de l'évangile.

Joseph Smith naquit le 23 décembre 1805 à Sharon (Vermont) et ce mois-ci nous célébrons le 163e anniversaire de sa naissance. ○

l'étoile

Organe officiel des missions de langue française de L'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours

Décembre 1968 · Tome CXVIII
N° 12

Rédaction:
Mission Française
Président H. Duane Anderson
3, rue de Lota
Paris 16e, France
Mission Française de l'Est
Président J. Fielding Nelson
8, Chemin William-Barbey
1292-Chambésy (Genève), Suisse
Mission Franco-Belge
Président James M. Paramore
564, Chaussée Romaine
Strombeek, Belgique
Mission de la Polynésie Française
Président Karl M. Richards
Avenue du Commandant Chesse, B. P. 93
Papeete, Tahiti
Mission Canadienne
Président Lamont F. Toronto
133 Lyndhurst Avenue
Toronto 4, Ontario, Canada
Responsable des échos
Christiane Lebon, 14 rue Etex
Paris 18e

Abonnements
Mission Franco-Belge
Représentant local ou à défaut
F. Talmas
160 Tillieux des mets
Wellin (Lux)
Belgique
Mission Française de l'Est
Représentant local ou à défaut
L. Chastang
Les Rainettes,
Chemin Orange
13 Aix-en-Provence
France
Mission Française
L. Vialatte
3 Rue de Lota
75 Paris 16e
France
Autres pays
l'Etoile
Ditmarstraße 9
6 Frankfurt/Main
Allemagne

Tarif des abonnements pour un an: France: 15 F · Belgique: 150 FB · Suisse: 13,50 FS · Etats-Unis et Canada: $ 3.50 · Tahiti: 270 FP.

Imprimeur
Paul Giese KG, Offenbach
Allemagne

Mise en page et illustrations
PBO-Layout-Center, Francfort

A l'heure de Noël

Par le

Président David O. McKay

En cette heure de Noël je désire parler d'un incident de la vie du Sauveur, lors duquel des personnes qui avaient écouté un discours spirituel prononcé par lui s'éloignèrent parce qu'elles n'en comprenaient pas la signification. Une brève allusion à cet incident dit:

«Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui» (Jean 6:66).

En voyant ces disciples s'éloigner et remarquant que les Douze qui avaient été avec lui restaient, il dit: «Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller?»

Simon Pierre, c'était bien dans sa manière, répondit:

«Seigneur, à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu» (Jean 6:67-69).

Cette signification spirituelle

Ce sermon sur le pain de vie suivait le miracle de la mulitiplication des pains. Le grand pédagogue qu'était le Christ utilisa ce miracle pour enseigner au peuple la signification spirituelle de l'évangile. Ne pouvant pas comprendre cette signification, mais ayant mangé le pain et ayant été rassasié, le peuple s'éloigna. Puis Jésus s'adressa aux Douze et leur posa la question que j'ai mentionnée. Plus tard, il les emmena sur une montagne proche et leur en apprit davantage sur la signification spirituelle de l'évangile, après quoi il dit: «Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'Homme? Les Douze répondirent: «Les

uns disent que tu es Jean Baptiste [qui avait été décapité par Hérode]; les autres, Elie; les autres Jérémie, ou l'un des prophètes» entendant par là le retour de l'esprit.

Puis Jésus dit: «Et vous, qui dites-vous que je suis?» Pierre, l'impétueux, se fit de nouveau porte-parole, et cette fois après plusieurs jours de communion avec lui, il répondit sans hésiter: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.» Cette fois, il reçut la parole: «Tu es heureux, Simon, fils de Jonas [cette fois le Christ ne l'appela pas Pierre]; car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux» (Matthieu 16:13-17).

Le monde a besoin d'un témoignage

Aujourd'hui plus que jamais auparavant, le monde a besoin de ce témoignage de la divinité du Seigneur Jésus-Christ.

Nous devons nous efforcer de le représenter ou de le suivre de manière que notre esprit puisse être éternellement jeune. Si les pensées affectent l'être physique, ne pourrait-il pas être vrai que les vérités éternelles contribuent à la nature éternelle de l'esprit qui est au-dedans de nous? Le soir du jour où il fut trahi, le Sauveur dit:

«Or la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ» (Jean 17:3).

Et comment pouvons-nous connaître la doctrine?

«Si quelq'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef» (Jean 7:17).

La sagesse est le résultat de l'effort. Toutes les bonnes choses demandent de l'effort. Les choses qui en valent la peine exigeront une partie de votre être physique, de vos capacités intellectuelles et de votre force d'âme.

«Demandez et l'on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira» (Matthieu 7:7).

Mais il faut que vous cherchiez, il faut que vous frappiez.

Nous ne pouvons être fidèles à nous-mêmes, à ceux qui nous sont chers, et à ceux que nous fréquentons sans éprouver la volonté d'en connaître davantage sur cette grande vérité. L'esprit qui est au-dedans de nous rend témoignage que la vérité existe dans notre vieux monde. C'est par la prière fervente et sincère d'un cœur humble, par la justice et la rectitude que l'on peut trouver Jésus-Christ.

Que donneriez-vous pour avoir un témoignage?

Au cinquième chapitre de Michée, le prophète dit que Bethléhem, la ville de David, est le lieu de naissance du Messie. Je me demande si les bergers, à qui fut donnée cette révélation de la naissance du Christ, ne pensaient pas à cette prophétie tandis qu'ils veillaient la nuit sur leurs troupeaux, et s'ils ne caressaient pas dans leur cœur, comme toute la Judée, l'espérance que le Messie viendrait bientôt. Ces humbles hommes reçurent une vision de Dieu.

Les bergers ne dirent pas: «Je me demande si c'est vrai.» Ils ne dirent pas: «Allons voir si c'est vrai.» Ils dirent: «Allons . . . et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître», assurance que Dieu avait révélé son Fils, que les anges avaient donné au monde le message que celui qui allait être Roi des rois et Seigneur des seigneurs était venu sous la forme d'un simple bébé dans la partie la plus humble de cette petite ville judéenne.

Que donneriez-vous — vous qui n'avez peut-être pas cette assurance — pour avoir dans votre cœur cette même confiance que le Christ est né, qu'il vit, que Dieu a annoncé sa naissance par des anges dans les cieux? Tout doute disparaîtrait, tout souci concernant votre raison d'être ici-bas cesserait. Voilà ce que signifie ce témoignage.

«O Christ vivant . . .»

Au moment où nous célébrons sa naissance en cette heure de Noël, j'espère que les enseignements et la vie du Maître seront plus beaux, plus nécessaires et plus applicables que jamais au bonheur humain. Jamais je n'ai cru avec plus de fermeté que le résultat final de l'installation de l'homme ici-bas serait la perfection de l'humanité. De toute mon âme, j'accepte Jésus-Christ comme étant la personnification de la perfection humaine, comme Dieu manifesté dans la chair, comme Sauveur et Rédempteur de l'humanité. L'acceptant comme mon Rédempteur, mon Sauveur et mon Seigneur, j'accepte son évangile comme plan de salut, comme seul moyen parfait de parvenir à la paix et au bonheur humains. Il n'est pas un seul principe enseigné par lui qui ne me semble applicable à la progression, au développement et au bonheur de l'humanité. Chacun de ses enseignements me semble toucher la vraie philosophie de la vie. Je les accepte de tout mon cœur!

En dépit des découragements et des conditions malheureuses que l'on trouve dans le monde. Noël est le moment le plus heureux de l'année. Mais gardons toujours à l'esprit que les gens les plus bénis sont ceux dont la conduite quotidienne concorde le plus étroitement avec les enseignements et l'exemple de Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, à la naissance duquel fut proclamé: « . . . paix sur la terre parmi les hommes qu'il agrée» (Luc 2:14).

Le miracle de Noël

PAR FRÈRE JOHN LONGDEN, Assistant du Conseil des Douze

Je voudrais commencer ce message par une histoire véridique sur laquelle mon attention a été attirée il y a quelque temps. Une jeune fille, venant de recevoir des fonds supplémentaires pour la Noël, s'en alla faire des courses avec une amie. Comme elles approchaient du magasin, elle remarqua un garçonnet qui était là tout près et se sentit attirée vers lui. En quittant le magasin, au bout d'un certain temps, elle vit qu'il était toujours là, s'approcha de lui et dit:

— Attends-tu tes parents?

Il répondit:

— Non. Ils ont été tués.

— N'as tu pas froid?

Il la regarda dans les yeux et dit:

— Non, plus maintenant depuis que vous m'avez parlé.

Elle se sentit émue et dit:

— Veux-tu rester ici jusqu'à ce que je revienne? Puis, mettant la main sur son épaule, elle dit: «Promets-moi de ne pas partir. Reste ici jusqu'à ce que je revienne.» Il promit.

Elle entra dans le magasin et revint avec des vêtements chauds pour le garçonnet.

Il dit:

— Etes-vous la femme de Dieu?

— Non, mais je suis un de ses enfants, et toi aussi.

— Oh, je croyais que vous étiez parente avec lui!

— Oui, nous sommes parents avec cet enfant-Christ né dans une crèche.

Tout en faisant des cadeaux temporels, elle donnait quelque chose d'elle-même. On ne pourra obtenir la paix sur la terre en donnant ou en recevant les seuls dons temporels. Ce doit être un état du cœur et de l'esprit qui commence avec vous et avec moi, avec l'individu.

Jésus est venu avec l'évangile d'amour. Le monde ne l'honore pas en tant que découvreur, savant, artiste,

Si on inventait une cellule suffisamment sensible pour enregistrer la lumière qui éclaire le visage des hommes, des femmes et des enfants, c'est à la Noël qu'on obtiendrait le chiffre le plus haut. C'est alors

inventeur ou homme d'état. Où sa grandeur brille-t-elle? Dans le domaine de la personnalité ou de la spiritualité, car il a dit: «Je vous laisse la paix, je vous donne la paix . . .» (Jean 14:27).

Il a donné l'exemple

Le Christ a donné l'exemple du don désintéressé lorsqu'il s'est donné pour les péchés du monde. Il a suivi l'exemple de son Père: «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique . . .» (Jean 3:16). En tant que personnes privées, nous pouvons souligner cet aspect de la manière de donner qui ne comporte pas les choses temporelles.

Je citerai ici Henry Van Dyke:

«Etes-vous disposés à oublier ce que vous avez fait pour les autres et à vous souvenir de ce que d'autres ont fait pour vous, à ignorer ce que le monde vous doit et à penser à ce que vous devez au monde, à vous abaisser et à étudier les besoins et les désirs des petits enfants, à vous souvenir de la faiblesse de ceux qui ne sont plus jeunes, à cesser de demander à quel point vos amis vous aiment et à vous demander si vous les aimez assez? Etes-vous disposés à faire cela ne fut-ce qu'un jour? Si oui, vous pouvez garder Noël, et si vous pouvez le garder un jour, pourquoi pas toujours?»

Une formule de la paix

La seule formule certaine pour avoir la paix et le progrès attend qu'on la *redécouvre plutôt* qu'on la *découvre*. Elle a été donnée par le seul Homme qui pouvait lire l'histoire dans l'avenir jusqu'aux limites du temps aussi bien qu'en arrière jusqu'au moment où elle a commencé. Il l'a donnée il y a deux mille ans en une seule phrase:

« . . . Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée; et ton prochain comme toi-même» (Luc 10:27).

Jésus dit aussi dans Jean:

«Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire; moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance» (Jean 10:10).

Le Christ naquit à une époque de tyrannie, et pourtant il fut le Prince de la paix. Il mourut victime de cette tyrannie, et pourtant il enseigna un évangile d'amour, de réconciliation avec notre prochain. Il fut la personnification de l'entente, de la tranquilité et des bons sentiments. Peut-il y avoir de la paix dans le monde, sans l'Auteur de la paix? L'antéchrist ne peut connaître la paix, mais le chrétien rebelle peut-il la connaître aussi? Le Sauveur a dit:

«Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour les âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger» (Matthieu 11:28-30).

Une fois que tout a été dit, n'est-ce pas là la réponse au problème de la paix ou de la guerre dans ce monde? N'est-ce pas là le message de Noël?

L'esprit magique de Noël

Wilfert A. Peterson l'a admirablement dit dans une pensée intitulée «Esprit magique»:

«D'une certaine façon, nous sommes semblables à un interrupteur électrique. La quantité de magie de Noël que nous irradions est contrôlée par nous. Nous avons le pouvoir d'allumer ou d'éteindre les idéaux de Noël dans notre vie. Le pouvoir qu'a Noël de transformer la personnalité peut, comme l'électricité chez nous, être utilisé quand nous le voulons. Nous pouvons vivre dans les ténèbres ou dans la lumière. C'est de nous que cela dépend.

«La plus grande partie de l'année, nous brûlons des bougies de bonne volonté, de joie et de tolérance. Les flammes minuscules ne vont pas bien loin dans les ténèbres environnantes de la mauvaise volonté, de l'égoïsme et de la haine. Et puis à Noël, le miracle se produit! D'une façon ou d'une autre, nous découvrons l'interrupteur qui allume l'électricité de l'esprit. Pendant un certain moment, le monde est brillant éclairé d'espérance, d'amour, de foi, de bonté et de paix.

que les hommes rayonnent les meilleures pensées, les émotions les plus profondes, le plus bel esprit. Noël fait resplendir les hommes.

- Wilferd A. Peterson -

«Pourquoi retourner aux bougies et aux lampes à pétrole de l'esprit, alors que l'électricité spirituelle de Noël est toujours là? C'est comme si on n'utilisait la lumière et la force électriques que pendant quelques jours par an pour retourner pendant le reste de l'année à des méthodes périmées. Tout comme l'électricité nous est accessible pendant toute l'année, de même l'esprit magique de Noël est à notre disposition pour que nous l'utilisions 365 jours par an.

Si on inventait une cellule suffisamment sensible pour enregistrer la lumière qui éclaire le visage des hommes, des femmes et des enfants, c'est à la Noël qu'on obtiendrait le chiffre le plus haut. C'est alors que les hommes rayonnent les meilleures pensées, les émotions les plus profondes, le plus bel esprit. Noël fait resplendir les hommes.

«Les puissantes dynamos qui produisent l'électricité pour donner la lumière et la force motrice à une ville sont utilisées à longueur d'année. Noël, avec toutes ses significations profondes, est une puissante dynamo spirituelle. Il produit la force nécessaire pour que continue à brûler la lumière dans l'esprit des hommes afin d'éclairer le monde. Le monde serait transformé si nous laissions l'esprit magique de Noël allumé pendant toute l'année. L'interrupteur est dans notre cœur!»

Une parabole

Puis-je citer une parabole qui n'a pas été écrite par Jésus. Elle est intitulée: «Pourquoi Jésus-Christ?»

«Cette histoire est racontée par l'organiste de la grande église de Fribourg. Il était un jour assis à la console des orgues, et tandis qu'il jouait, un étranger entra et se plaça derrière lui. Au bout d'une demi-heure, l'étranger dit: ‹Puis-je jouer de cet instrument?› Mais l'organiste refusa. L'étranger continua à attendre. A intervalles, il répéta la demande et finalement l'organiste céda à contre-cœur.

«L'étranger s'assit sur le tabouret et resta un instant immobile à regarder les clefs. Puis il se mit à jouer, et immédiatement jaillit des tuyaux avides la musique la plus grandiose que les grandes orgues eussent jamais produite. Elle remplit l'église, elle s'attarda sous les voûtes, elle éveilla des anges endormis, les colonnes de pierre poussèrent des cris de joie. Transporté, l'organiste saisit l'étranger aux épaules, et tandis que les derniers accents de la musique s'estompaient, dit:

— Qui êtes-vous?

— Je suis Félix Mendelssohn, dit l'étranger.

— Et dire, dit l'organiste, que j'ai manqué de refuser à Mendelssohn l'usage de mes orgues.»

C'est une parabole: si vous voulez que la vie de Jésus produise de l'harmonie dans votre vie, vous devez la laisser jouer par le Maître musicien. Il peut en retirer plus de musique que vous ne le pouvez de vous-même. Une vie simplement convenable peut être transformée en une vie qui produit l'harmonie céleste. Je me demande combien d'entre nous arriveront à la fin de la mortalité et se trouveront dans l'obligation de dire: ‹j'ai refusé de laisser Jésus jouer les touches de ma vie!›

Souhaits de Noël en 1513

Je vous propose ces souhaits de Noël écrits en 1513, il y a plus de quatre cents ans, découverts par Robert Updegraff de Scarsdale (New York). Je suis sûr que vous trouverez, comme moi, de l'inspiration dans ce message de Noël écrit par Fra Giovanni:

«Je vous salue! Il n'est rien que je puisse vous donner que vous n'ayez; mais il y a beaucoup de choses que vous pouvez prendre même si je ne puis les donner.

Le ciel ne peut venir à nous si notre cœur ne trouve pas le repos aujourd'hui. Prenez le ciel.

Il n'y a pas de paix future qui ne soit cachée dans le présent. Prenez la paix.

La tristesse du monde n'est qu'une ombre; derrière, et cependant à notre portée, il y a la joie. Prenez la joie.

Et ainsi, à cette époque de Noël, je vous salue, avec la prière que pour vous, maintenant et à jamais, se lève le jour et fuient les ombres.» ○

Peux-tu apprendre à prier à Jeannot?

Hélène Gérard était assise immobile. Avec indifférence, ses yeux suivaient les dessins délicats formés sur le mur par les premiers rayons du soleil matinal filtrant par les portes de verre du corridor de l'hôpital. Les moineaux avaient commencé à gazouiller dans le cyprès derrière la fenêtre et elle se rendit compte que la longue veillée nocturne était passée.

Une profonde souffrance lui remplit le cœur. Elle était heureuse d'avoir près d'elle son mari Michel. C'était lui qui avait répondu hier au coup de téléphone qui les avait convoqués à l'hôpital de la Vallée. On avait brièvement expliqué que leur fils, Robert, avait été gravement blessé dans un accident de voiture.

— Commotion, fracture du crâne, avait dit le docteur. La ponction dans l'épine dorsale a révélé qu'il s'y trouvait du sang, nous devons donc faire immédiatement une crâniotomie pour essayer de localiser l'écoulement du sang. Si nous pouvons arrêter l'hémorragie, il a une chance sinon . . . Mais il n'avait pas continué.

Ils avaient attendu pendant de longues heures dans la salle d'attente, chacun priant en silence. Elle trembla en prenant de nouveau conscience de la gravité de l'état de son fils.

Soudain un vacarne inattendu rompit le silence de l'aube. C'était Jeannot Graindorge, le meilleur ami de Robert, qui passait la porte à toute allure. Ses cheveux bruns hérissés montraient qu'il s'était peigné à la hâte. Sa chemise blanche, qui n'était pas tout à fait enfoncée dans son pantalon, montrait qu'il s'était pressé.

— Je viens d'apprendre à propos de Robert! Est-ce qu'il est gravement . . . ?»

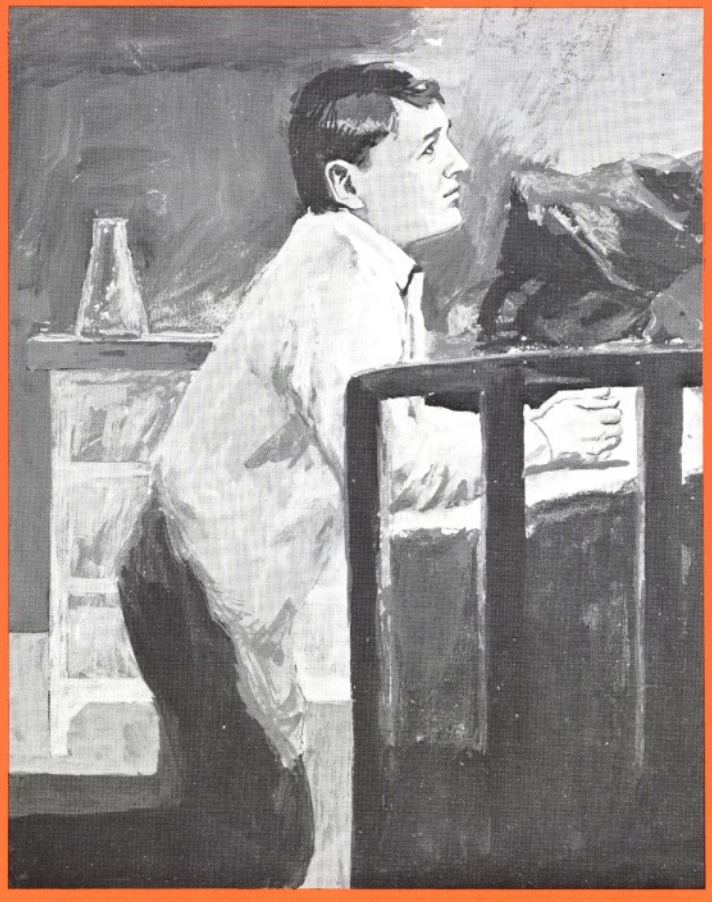
Voyant l'angoisse sur les visages devant lui, il ne termina pas sa question. Hélène essaya d'expliquer la gravité de ses blessures, mais sa voix se brisa et elle se mit à pleurer silencieusement. Michel continua les explications.

Tandis que les voix chuchotantes devenaient monotones, les pensées d'Hélène repassèrent les années qui s'étaient écoulées depuis ce beau jour, il y a dix-huit ans, où Robert était né dans ce même hôpital . . .

C'était un petit bambin au visage rouge, décharné comme un oiselet. Comme le temps avait passé vite! On aurait cru que c'était hier encore qu'il enfourchait maladroitement son nouveau tricycle encore orné de rubans de Noël. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Robert était arrivé à sa première journée à l'école, peut-être un peu effrayé, mais bien grandi dans ses culottes bleues et sa chemise rouge. Combien de fois elle avait voulu fixer éternellement ces images dans son esprit! Mais chaque nouveau stade remplaçait le précédent, et Robert s'intéressait à toutes sortes d'activités. La Primaire lui offrait de nouvelles occasions de progresser et les Louveteaux lui ouvraient de nouveaux horizons à explorer.

C'est vers ce moment-là que les Graindorge s'installèrent dans la maison d'à côté. En geste de bon voisinage, elle envoya Robert chez eux avec un gâteau et en retour, il ramena Jeannot.

Ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elle se rendit compte à quel point l'entourage de Jeannot était différent de celui de Robert. Les idéaux et les principes étaient tout à fait l'inverse chez Jeannot. Boire, fumer, la grossièreté du langage étaient monnaie courante, et la religion n'avait pas la moindre place dans leur mode de vie. Elle n'aimait pas que Robert cultive cette amitié, mais les deux garçons semblaient attirés l'un vers l'autre comme des aimants.



Comme Jeannot avait trois ans de plus que Robert, il était plus mûr et devint un idéal aux yeux de l'autre. Ils étaient toujours ensemble. Puis, de la manière naturelle de l'enfant, Jeannot se mit à aller avec Robert à la Primaire.

Un jour les deux garçons rentrèrent en courant de la Primaire, Jeannot le premier jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte. Puis il resta timidement derrière, tandis que Robert prenait anxieusement la main de sa mère, la tirait dans le couloir et lui chuchotait à l'oreille:

— Maman, peux-tu apprendre à prier à Jeannot?

Cette demande inattendue lui serra la gorge quand elle regarda ce garçon timide et sensible qui normalement se donnait une contenance par un extérieur rude. On lui avait demandé de faire la prière d'ouverture le mercredi suivant à la Primaire.

— Bien sûr que nous aiderons Jeannot.

Elle alla dans la pièce de séjour et les garçons la suivirent.

— Jésus a dit que quand nous formulons un désir sincère dans la prière, si nous croyons, il sera exaucé.

— Il a dit ça?

— Oui. La prière ce n'est pas seulement des mots, c'est parler avec notre Père céleste. As-tu déjà entendu le cantique que nous chantons à l'église et qui dit: ‹La prière est l'ardent désir›?

Elle fredonna quelques mesures du cantique.

— Oui.

— Dis maman, on l'a chanté à la conférence de la Primaire, dit Robert, voulant apporter son aide dans ce sujet si important.

— Quand nous parlons à notre Père céleste, nous le tutoyons. Une des premières choses que nous exprimons dans la prière, c'est notre reconnaissance pour nos nombreuses bénédictions. Tu connais certainement les tiennes.

— Je crois que tout ce qui est bien est une bénédiction, répondit Jeannot.

Ils firent ensemble un bref plan de prière, et Jeannot accepta d'y travailler.

Le mercredi suivant, quand Robert rentra de la Primaire, il n'était pas exhubérant comme d'habitude, et Hélène remarqua l'absence de Jeannot. Elle ne put s'empêcher de demander: «Est-ce que Jeannot s'en est tiré avec la prière d'ouverture?» Mais Robert éluda la question. Avec un haussement d'épaules, il alla dans sa chambre.

Quoique troublée, Hélène n'insista pas, mais, le lendemain, lorsqu'elle rencontra Sœur Leroy, la présidente de la Primaire, en allant au marché, elle l'interrogea à ce sujet.

— Oh, il a essayé, dit-elle, mais il avait si peur qu'après avoir murmuré quelques mots inaudibles, il a fait demi-tour et est sorti en courant.

Ses pensées se tournèrent ensuite vers ce soir d'été où Jeannot était chez eux à dîner. Michel et elle rassemblèrent les enfants autour de la table pour s'agenouiller pour la prière en famille. Comme Jeannot ne semblait pas disposé à partir, elle lui demanda:

— Veux-tu prier avec nous?

Jeannot hocha la tête et venait de se mettre à genoux à côté de Robert lorsque l'on entendit par la fenêtre ouverte la voix tonitruante de M. Graindorge.

— Jeannot! Jeannot! Où est-il ce fainéant? Qu'il se dépêche de rentrer, sinon . . . !

Elle vit le garçon rougir jusqu'aux oreilles tandis qu'il murmurait:

— Je dois partir.

Craignant manifestement d'affronter son père, il sortit par la porte de derrière.

L'été où Robert fut ordonné à la prêtrise, Jeannot demanda à être baptisé. Le lien entre les garçons paraissait plus fort que jamais, et bientôt Jeannot était aussi ordonné diacre. Elle se souvint de la fois où il demanda à son mari, Michel, d'expliquer une citation qu'il avait entendue dans sa réunion de Collège: «. . . nul ne s'attribue cette dignité, s'il n'est appelé de Dieu, comme le fut Aaron.»

— Même Jésus-Christ a dû être appelé de Dieu, Jeannot. Il a laissé la prêtrise sur la terre avec ses apôtres, et ils l'ont utilisée jusqu'au moment où une grande apostasie s'est introduite dans l'Eglise du Christ, avait patiemment expliqué Michel.

— Alors comment se fait-il que nous l'ayons maintenant? demanda Jeannot.

— Tu connais l'histoire de Joseph Smith?

— Bien sûr.

— Eh bien, en 1829, la prêtrise fut rendue à Joseph par un messager céleste, avait poursuivit Michel.

— Vous voulez dire qu'elle nous a été transmise à partir du prophète?

— A partir du Prophète Joseph Smith et d'Oliver Cowdery — tous deux l'ont reçue en même temps.

Michel éprouvait quelques doutes quant à la compréhension qu'avait le garçon de la prêtrise et de sa vraie signification, mais il appréciait le souci qu'il montrait d'en savoir plus . . .

Peu après qu'il eut été ordonné prêtre, on demanda à Jeannot d'administrer la Sainte-Cène à l'Ecole du Dimanche. Quand il refusa, le consultant auprès de son Collège de prêtres lui dit que c'était très simple: la carte, avec la prière écrite dessus, serait sur la table de la Sainte-Cène, et il pouvait la lire, de sorte qu'il accepta enfin, mais à contre-cœur.

Le premier jeune prêtre bénit le pain. Puis ce fut le tour de Jeannot de bénir l'eau. Il commença en bégayant, puis s'arrêta. Il avait mal lu les mots. Il recommença et lut de nouveau les mots de travers. L'évêque lui demanda de répéter, et une troisième fois, il commença, puis bégaya et s'arrêta. Il y avait dans l'air une tension que l'on pouvait sentir dans toute l'assemblée. Puis soudain, Jeannot se leva, pourpre, et quitta la chapelle, tandis que l'autre prêtre prenait discrètement sa place et bénissait l'eau. Il fallut des semaines pour que Jeannot revienne à l'église.

Les Gérard s'étaient demandé quels changements se produiraient quand Jeannot aurait terminé ses humanités. L'amitié qui s'était développée entre les deux garçons se dissiperait-elle? Mais l'université ne gâcha pas l'admiration que Jeannot éprouvait pour son jeune ami, et c'est pendant le premier trimestre de sa deuxième année qu'il avait écrit à Robert pour lui annoncer qu'il avait rencontré la jeune fille qu'il voulait épouser. Il avait ajouté: «C'est une jeune fille formidable, Robert, et une membre de l'Eglise. Est-ce que tes parents voudraient aller avec nous quand nous nous marierons au temple?»

Hélène et Michel accompagnèrent Jeannot et sa femme au temple. En les voyant à genoux à l'autel, elle entendit de nouveau dans son esprit la demande enfantine de Robert: «Maman, peux-tu apprendre à prier à Jeannot?»

Elle fut brusquement ramenée à la réalité lorsque le chariot blanc apparut dans le couloir. Une peur terrible s'empara de nouveau d'elle tandis qu'elle regardait la forme immobile de Robert, la tête couverte de pansements. D'un air désespéré, elle regarda Michel puis Jeannot. Une larme descendait le long de sa joue.

Le chariot fut poussé dans une chambre et la porte se ferma derrière lui. Quand elle s'ouvrit de nouveau, les deux hommes en blanc sortirent le chariot vide et une infirmière vint à la porte.

— Le spécialiste est encore à la salle de chirurgie, mais il viendra bientôt vous parler. Le docteur arrive, dit-elle, montrant d'un geste de la tête le médecin qui traversait le couloir.

Le docteur et l'infirmière entrèrent tous les deux dans la chambre et refermèrent la porte, laissant Michel, Hélène et Jeannot à attendre dans le couloir.

Le temps parut s'arrêter; puis le docteur reparut et les invita à entrer. Sa voix profonde, quoique dépassant à peine le chuchotement, ressemblait au rugissement d'un lion quand il dit: «Votre fils ne réagit pas. Je vais appeler le spécialiste, mais je crains que ce ne soit trop tard.

— Pourquoi? Oh pourquoi? dit Hélène en sanglotant.

Elle entendait la voix de Jeannot, hésitante:

— Est-ce que je pourrais prier pour lui?

Ne sachant pas exactement que faire, Jeannot s'agenouilla gauchement à côté du lit. Les paroles venaient du plus profond de son âme, directes, et pleines d'intention, pleines de reconnaissance pour tout ce que Robert avait été pour lui et pour les enseignements qui s'étaient introduits petit à petit dans sa vie. Avec une conviction ferme, il supplia que son ami gardât la vie. « . . . Mais en toutes choses, Père céleste, pria-t-il, même en ceci, nous demandons que ta volonté soit faite et non la nôtre, mais donne-nous la sagesse pour comprendre . . .»

La porte s'ouvrit. C'était le spécialiste, toujours en vêtements d'opération.

Le docteur vient de me parler. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Je suis désolé, dit-il doucement.

Par une habitude qu'il avait acquise au cours des années, il plaça automatiquement les doigts sur le pouls de son patient. Il hésita, puis rabattit précipitamment mais avec douceur le drap et posa son stéthoscope sur la poitrine du garçon. Il le déplaça plusieurs fois. Il eut un air intrigué, et les sillons s'approfondirent entre ses sourcils broussailleux.

Pendant plusieurs secondes il n'y eut pas un mot. Puis il ordonna brusquement à l'infirmière: «Remettez la tente à oxygène.»

Hélène entendit de nouveau dans son esprit:

— Maman, peux-tu apprendre à prier à Jeannot? ○

Un enfant de la destinée

PAR HAZEL W. LEWIS

On ne sait pas grand-chose de la tendre enfance du Prophète Joseph Smith. Même sa mère, écrivant l'histoire de son fils, dit: «Il ne s'est rien produit pendant son enfance, si ce n'est ces événements sans importance qui sont courants dans cet état de l'existence humaine.» Il est probable que la nécessité qui les obligeait, son mari et elle, à gagner chichement le pain de leur famille sans cesse croissante ne laissait pas beaucoup de temps à Lucy Mack Smith pour tenir note des incidents «de tous les jours».

En dépit du fait que Sœur Smith ait dit que rien d'exceptionnel ne se produisit pendant l'enfance de Joseph, il grandit dans une atmosphère où la clef de voûte d'un foyer heureux était un grand amour pour les parents, les frères et les sœurs. Bien que la famille manquât souvent des choses matérielles de la vie, les enfants apprenaient à travailler, à avoir foi les uns dans les autres et à être loyaux les uns envers les autres. Ces qualités servirent bien à Joseph pendant toute sa vie.

Deux jours avant Noël

Par une froide journée d'hiver, le 23 décembre 1805, dans la petite ville de Sharon, Comté de Windsor, état de Vermont, naissait dans la famille Smith un petit garçon. Nous pouvons nous imaginer la maman serrant son bébé contre elle et disant à ses enfants, Alvin, 7 ans, Hyrum, 5 ans et la petite Sophronia, 2 ans, que le nouveau bébé s'appellerait Joseph, comme son père. Elle ne savait pas, la maman du petit Joseph, que son enfant ferait des choses merveilleuses pendant son séjour sur la terre.

Tandis que la famille était à Sharon, le père de Joseph loua une ferme qu'il cultiva pendant l'été. La famille se déplaça beaucoup dans diverses villes sur le territoire du Vermont et du New Hampshire. Pendant les toutes premières années de la vie du jeune Joseph, la famille déménagea de Sharon pour revenir à Tunbridge, à Royalton, puis à Lebanon, dans le New Hampshire.

Le malheur frappe

Entre la naissance de Joseph et le moment où son père alla s'installer à Lebanon, trois autres enfants naquirent dans la famille Smith: Samuel, Ephraïm (qui ne vécut que dix jours) et William.

Quand la famille alla s'installer à Lebanon, des jours plus heureux semblaient leur être réservés. La maman de Joseph dit à propos de cette époque:

«Nous nous y installâmes et nous mîmes à contempler, avec joie et satisfaction, la prospérité qui avait accompagné nos récents efforts; et nous redoublâmes de diligence pour obtenir davantage des biens de ce monde.»

C'est à Lebanon que la deuxième petite sœur de Joseph, Catherine, naquit peu après. Les enfants Smith allaient à l'école. Hyrum était dans une académie à Hanover et les autres enfants qui étaient en âge d'aller à l'école, allaient à l'école communale. Ils y apprirent à lire et à écrire, et reçurent des notions d'arithmétique. Les Smith étaient pratiquants et le soir lisaient tour à tour la Bible.

Soudain le malheur frappa de nouveau la famille! Cette fois il vint sous la forme du typhus, maladie très contagieuse. Ce fut tout d'abord Sophronia qui tomba malade, puis Hyrum fut pris par la maladie à l'école, et puis Elvin. Et tous les autres membres de la famille tour à tour, à l'exception du père et de la mère, furent victimes de cette terrible maladie.

«Le Seigneur m'aidera»

Joseph, qui avait huit ans, parut se remettre, mais se plaignit plus tard d'une douleur terrible dans l'épaule.

Le médecin pensa qu'elle venait d'une foulure, en dépit du fait que Joseph affirmait ne rien avoir fait pour en avoir une. Le docteur appliqua un onguent mais cela ne servit à rien. Après plusieurs semaines, son épaule lui causait toujours une douleur atroce. Une infection apparut dans son dos et descendit ensuite dans sa jambe. Celle-ci se mit à gonfler et ce fut une véritable torture. Au bout de quelques semaines, un médecin arriva et fit, à deux reprise, des incisions dans sa jambe. Cela diminua la douleur, mais une fois que l'incision guérissait, la jambe recommençait à enfler à tel point qu'un certain nombre de chirurgiens furent convoqués. Après consultation, ils décidèrent que l'amputation de la jambe était la seule chose qui sauverait la vie de Joseph. Sa mère était désespérée. Elle demanda aux médecins s'ils ne pouvaient enlever l'os malade et sauver ainsi sa jambe. Ce qu'ils décidèrent de faire.

A ce moment-là, il n'y avait pas d'anesthésie comme aujourd'hui; et avant d'opérer ils voulurent lier Joseph au lit. Mais Joseph était brave; il ne voulut pas qu'on le liât, et il ne voulut pas non plus prendre l'alcool ou le vin que les médecins recommandaient pour soulager la douleur. Il dit: «Je ne toucherai pas à la moindre goutte d'alcool, et je ne veux pas non plus qu'on me lie; mais je vais vous dire ce que je ferai — je demanderai que mon père s'asseye sur le lit et me tienne dans ses bras, et puis je ferai ce qui est nécessaire pour que l'os soit enlevé.» Il demanda à sa mère de quitter la chambre parce qu'il ne voulait pas la voir souffrir. Il dit:

«Allons, maman, promets que tu ne resteras pas, s'il te plaît. Le Seigneur m'aidera et je m'en sortirai.»

Joseph guérit lentement de cette douloureuse opération. Sa mère et son père savaient quel héros leur fils avait été, et tandis qu'il récupérait, il s'en alla avec son oncle Jesse Smith à Salem (Massachusetts). Ses parents pensaient que la brise de la mer serait peut-être bonne pour lui. Sa santé s'améliora, et sa jambe se fortifia. Lorsqu'il revint à Lebanon, il n'avait plus qu'un léger boitement.

Vers Palmyra

Lorsque tout le monde fut de nouveau sur pied, la famille s'installa de nouveau de l'autre côté de la Connecticut River à Norwich dans le Vermont. Ils y louèrent une ferme appartenant à un certain M. Murdock. Pendant deux ans, les semailles du père de Joseph ne donnèrent rien. La troisième année, une violente gelée détruisit à nouveau les récoltes. C'est alors que M. Smith décida de se rendre dans l'Etat de New York pour y trouver un terrain convenant à la ferme. S'il réussissait, il ferait venir sa femme et ses huit enfants. (Entre temps un autre bébé était né, Don Carlos.)

Maman Smith et les enfants eurent beaucoup à faire pour se préparer pour le voyage en chariot jusqu'à Palmyra. Elle dit: «Ceux de la famille qui étaient suffisamment grands et moi, nous travaillâmes fidèlement jusqu'au moment où nous nous considérâmes tout à fait prêts à quitter d'un moment à l'autre.»

En temps voulu le père de Joseph leur envoya une lettre pour leur dire de venir.

Balais de bouleau et pains d'épice

Le jeune Joseph avait dix ans quand ses parents s'installèrent dans l'Etat de New York. Pendant les deux premières années qu'ils y passèrent, ses parents louèrent une maison à Palmyra, ville de 2 187 habitants.

Pour pouvoir effectuer les paiements d'une ferme qu'ils désiraient vivement, les membres de la famille se mirent immédiatement au travail. Alvin trouva du travail comme aide menuisier, travaillant avec une équipe d'hommes pour construire des maisons de pionniers. Le père, bricoleur né, faisait des chaises, des paniers et des balais de bouleau. Il creusait des puits et des citernes et fabriquait des âtres rustiques et des murs de pierre. Il aidait les fermiers dans leurs récoltes. Pour certains travaux, il emmenait Hyrum et le jeune Joseph pour l'aider. Maman Smith, bonne cuisinière, se mit à vendre des gâteaux et du root beer, ce qui attira beaucoup de clients, surtout le samedi et les jours fériés. Comme les enfants du voisinage ont dû aimer le pain d'épice qu'elle faisait! Sophronia l'aidait de bon cœur au magasin. Elles vendaient aussi des articles en toile huilée et des protège-chaise que sa mère avait façonnés et peints.

Les enfants qui étaient en âge d'aller à l'école allaient à la petite école de rondins de Palmyra. On ne sait pas grand-chose des études de Joseph, mais apparemment, il se servit de trois manuels au moins tandis qu'il y faisait ses études: The first Lines of Arithmetic (l'A.B.C. de l'arithmétique) qui portait son autographe et la date du 31 janvier 1818, l'English Reader (livre de lecture d'anglais) et un livre de lecture religieux.

Un garçon inquisiteur

Peu après le quatorzième anniversaire de Joseph, des prédicateurs itinérants appartenant à diverses confessions (baptiste, méthodiste et presbytérienne) arrivèrent dans la région de Palmyra, à la recherche de convertis. La famille Smith et leurs voisins assistèrent à leurs réunions, dont certaines se tenaient dans l'école de Manchester. Les autres se tenaient à Palmyra. Les Smith avaient toujours été une famille pratiquante, qui lisait la Bible, mais n'étaient pas membres d'une église. Finalement, Lucy Smith, Sophronia, Hyrum et Samuel décidèrent de se joindre aux presbytériens. Le jeune Joseph, qui était un garçon inquisiteur, cherchant la vérité, ne savait à quelle église se joindre.

Son père et Alvin étaient devenus membres de l'Eglise méthodiste parce qu'ils s'intéressaient intensément aux sermons d'un pasteur méthodiste, le Révérend Lane.

Joseph écouta cet homme parler, et une chose qu'il lut dans les Ecritures fit une profonde impression sur le jeune garçon. Il rentra donc à la maison et relut l'Ecriture mentionnée par le Révérend Lane:

«Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée» (Jacques 1:5).

Cette Ecriture fit une profonde impression sur Joseph. Il savait qu'il avait besoin de sagesse pour décider quelle église était la vraie. Il décida d'interroger Dieu.

C'était une belle matinée de printemps de l'année 1820, celle où Joseph alla prier dans le bois. Il n'avait encore jamais essayé de prier son Père céleste dans le bois. Il s'agenouilla et se mit à prier, mais il lui sembla qu'il était saisi par une puissance si grande qu'il avait du mal à parler. Les ténèbres l'entourèrent et il eut l'impression d'être condamné à la destruction. Juste au moment où il se sentait à ce point alarmé à cause de cette puissance invisible qui semblait l'envelopper, il vit une colonne de lumière au-dessus de sa tête. Elle paraissait plus brillante que le soleil. Cette lumière brillante descendit jusqu'à ce qu'elle tombât sur lui. C'est alors qu'il vit deux personnages brillants et célestes se tenir dans l'air au-dessus de lui. L'un d'eux dit, montrant l'autre: «Celui-ci est mon fils bien-aimé. Ecoute-le!» (Joseph Smith 2:17).

Joseph demanda alors laquelle des sectes religieuses avait raison et quelle était celle à laquelle il devait se joindre.

«J'ai appris par moi-même»

Il lui fut répondu qu'aucune n'était vraie, qu'il ne devait se joindre à aucune d'elles. Lorsqu'il revint à lui, il était couché sur le dos regardant le ciel. Après avoir retrouvé sa force, il rentra chez lui.

Lorsqu'il arriva, sa mère fut remplie d'inquiétude à l'aspect de son fils. Il était très pâle, mais il avait les yeux brillants. Quand elle voulut savoir pourquoi il avait un air si étrange, il dit: «J'ai appris par moi-même que le presbytérianisme n'est pas vrai.»

A partir de ce jour, la famille crut que le jeune Joseph avait véritablement vu le Père et le Fils et que ces personnages célestes lui avaient dit qu'aucune des églises n'était vraie.

Un jour, alors que son frère William était devenu un vieillard, quelqu'un lui demanda s'il avait jamais douté du témoignage de Joseph, et il répondit:

«Non, nous avions tous implicitement confiance en ce qu'il disait. C'était un garçon sincère. Papa et maman croyaient en lui; pourquoi pas les enfants? Je pense que s'il avait raconté des sottises à propos d'autre chose, nous aurions peut-être douté de sa parole à propos des plaques, mais Joseph était un garçon sincère. Le fait que papa et maman crurent en ce qu'il disait et subirent des persécutions à cause de cette croyance montre qu'il était sincère. Non, monsieur, nous n'avons jamais douté un seul instant de sa parole.» ○

L'évêque président parle des

décisions

aux jeunes

La situation de notre époque exige que nous soyons des gens capables de prendre des décisions et non pas des gens qui vont ça et là entre «les voies du monde» et «la voie du Seigneur». Le Seigneur a besoin de gens qui se sont totalement engagés à le suivre. Pour suivre le Seigneur, il faut s'engager totalement et courageusement. En fait il a dit: «Celui qui n'est pas avec moi est contre moi» (Matthieu 12:30). Nous pouvons voir la véracité de cette déclaration, lorsque nous réfléchissons à Caïn, Judas ou Laman. Chacun de ces hommes connaissait bien les voies du Seigneur; mais lorsque le moment vint de décider, il négligea de s'engager à suivre le Seigneur.

D'autre part, l'engagement à faire ce qui est juste est le compagnon de la grandeur. Jamais aucun homme n'a obtenu la satisfaction et le succès sans avoir d'abord décidé totalement de faire ce qui est bien.

Dans l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours, le Seigneur attend et exige de nous que nous vivions constamment les vérités de l'évangile. Il est absolument impossible d'être un saint à mi-temps. Jeunes de l'Eglise, ne vous laissez pas aller à tricher dans vos activités ou à manquer de respect à vos parents. On ne peut se laisser aller à des pratiques que l'on sait être mauvaises comme boire, fumer, se livrer à l'immoralité et à la malhonnêteté et ensuite exécuter avec honneur et dignité ses tâches dans l'Eglise. C'est ce qu'on appellerait de l'hypocrisie.

En sondant les Ecritures, on peut voir que le Seigneur respecte et choisit les hommes qui se sont engagés vis-à-vis de ce qu'ils croient. On en trouve un exemple parfait dans l'appel de Saul de Tarse au service du Seigneur.

Saul était un homme qui suivait ses convictions. S'il croyait que quelque chose était juste, il y était entièrement dévoué. Il estimait certainement qu'il avait raison de débarrasser le pays de ce qu'il croyait être des chrétiens hérétiques. Son zèle dans cette entreprise était si

intense que l'auteur du Livre des Actes décrit son zèle mal dirigé en termes très forts: «Saul, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur . . .» (Actes 9:1).

En dépit du fait que Saul s'était engagé dans quelque chose d'erroné, le Seigneur savait que s'il s'engageait à la vraie cause, son zèle serait tout aussi intense. Tandis qu'il se rendait à Damas, à la poursuite de chrétiens, le Seigneur lui apparut et dit: «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?»

«Il répondit: Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur dit: Je suis Jésus que tu persécutes. Il serait dur de regimber contre les aiguillons»

Puis sans hésitation ou incrédulité, Saul demanda: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?» (Actes 9:4-6). Sa décision fut immédiate, et le reste de sa vie témoigne qu'elle fut réelle.

L'engagement de Saul vis-à-vis de l'évangile fit de lui un grand missionnaire. Ces paroles qu'il écrivit à Timothée indiquent à quel point son engagement était complet: «Car ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse. N'aie donc point honte du témoignage à rendre à notre Seigneur, ni de moi son prisonnier. Mais souffre avec moi pour l'évangile, par la puissance de Dieu» (2 Tim. 1:7-8).

Le monde d'aujourd'hui recherche à tâtons des hommes qui se sont à ce point engagés vis-à-vis de la vérité qui n'ont pas «un esprit de timidité, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse».

L'appel du Seigneur à Saul montre à quel point il désire que les hommes s'engagent et puis soient fidèles à leurs décisions. Ce besoin d'engagement total découle aussi de ce passage de l'Apocalypse: «Je connais tes œuvres. Je sais que tu n'es ni froid ni bouillant . . . Je te vomirai de ma bouche» (Apoc. 3:15-16).

Comment en arrive-t-on à pouvoir s'engager totalement à vivre l'évangile? Suffit-il de simplement connaître ce que l'Eglise enseigne? Croire que l'Eglise est vraie est-ce une base suffisante pour s'engager fermement? Ou faut-il quelque chose de plus?

Il se peut que l'examen du ministère de Simon Pierre, apôtre du Seigneur, puisse nous aider à répondre à ces questions. Pierre connaissait intimement le Seigneur. Il l'avait fréquenté de très près pendant trois ans. Il avait ouvertement confessé sa croyance et sa connaissance de la véritable identité du Maître. Et cependant, lors du procès, il nia avoir fréquenté le Seigneur. Et après la crucifixion, perdu et désemparé, il dit: «Je vais pêcher . . .» (Jean 21:3).

Ce n'est que lorsqu'il reçut le témoignage du Saint-Esprit et puis se décida consciemment à s'engager à l'œuvre du Seigneur que Pierre put courageusement prêcher Jésus-Christ chez les gouverneurs, dans la rue, en prison, partout. Son engagement total se manifesta à la Pentecôte et à partir de ce moment-là pendant tout son ministère.

Pour nous le processus d'engagement est le même. Nous devons obtenir du Saint Esprit le témoignage de la divinité de l'évangile, et ensuite nous devons consciemment et délibérément décider de vivre les principes de l'évangile de Jésus-Christ. Cette étape finale est importante; un engagement n'est pas un engagement automatique et isolé. Nous ne pouvons nous engager que d'une manière consciente et délibéré. Avec Saul nous devons demander: «Seigneur, que veux-tu que je fasse?» Ensuite, nous devons exécuter les désirs du Seigneur.

Quand un jeune homme énonce ses intentions justes en présence de ses égaux, il agit ordinairement en conséquence, en raison de cet engagement.

Nous engager à l'évangile n'est pas nécessairement facile. Et cependant nous ne pouvons, ni vous, ni moi, devenir grands dans le royaume de Dieu sans le faire. En ce moment où nous devons prendre nos décisions, nous devons, comme Josué, déclarer fermement: «. . . Moi et ma maison, nous servirons l'Eternel» (Josué 24:15). ○

L'Agneau de Noël

PAR ELAINE M. MURRAY

Vous n'auriez certainement pas reconnu Pierre le jour de sa visite à la salle de Noël du musée d'arts. C'était à peu près le seul jour de l'année où il ne se plaignait pas parce qu'il fallait se peigner et porter ses bons vêtements. Il s'était même lavé derrière les oreilles et s'était nettoyé les ongles sans qu'on doive le lui rappeler. Non, on ne l'aurait pas du tout reconnu lorsqu'il entra dans cette belle salle paisible où la musique jouait si doucement. Il y avait toujours une lumière dans les yeux de Pierre, mais aujourd'hui tandis qu'il entrait dans la salle de Noël, elle était d'une autre espèce, non pas l'étincelle quotidienne qui ressemblait à un ruisseau bouillonnant et rieur tandis qu'il se précipite sur les rochers dans sa joyeuse course descendante. C'était plutôt comme l'étincelle d'un lac de montagne clair et profond, lorsque les rayons du soleil l'ornent d'un rayonnement presque céleste. Il y avait tant de profondeur et d'amour tandis qu'il regardait chaque peinture dans cette salle spéciale.

On n'y mettait pas n'importe quelle peinture, car cette salle n'était ouverte chaque année que pendant la saison de Noël. Elles devaient être les meilleures et pas seulement bien faites. Il fallait qu'elles soient plus que de beaux exemples d'art car c'était une salle où l'on sentait autant que l'on regardait. On ne se reculait pas pour dire: «Quelle excellente peinture! J'aimerais rencontrer l'artiste qui a fait celle-là.» On regardait plutôt, on était tenté de se rapprocher et de se dire: «J'aurais voulu être là à ce premier Noël. J'aurais voulu pouvoir rencontrer Jésus.» Et c'est ainsi que bien que beaucoup de toiles fussent proposées, quelques-unes seulement étaient choisies, et ordinairement une seulement par année, pour cette salle spéciale de Noël.

Pierre était aussi sur le banc au milieu de la salle, glissant silencieusement tandis qu'il regardait intensément chaque peinture, absorbant ce que chacune avait à dire. Ici, il ne se dépêchait jamais. Le matin on y trouvait rarement beaucoup de personnes; c'est pour cela qu'il choisissait cette heure du jour. Aujourd'hui il n'y avait qu'une seule personne avec lui dans la salle. Il aimait chacune des vieilles peintures bien connues et regardait la nouvelle pour la fin. Chacune avait un message spécial pour lui, mais il y avait dans cette dernière quelque chose qui le retint particulièrement longtemps. Qu'avait-elle donc de si spécial? Il avait ce sentiment particulièrement étrange de l'avoir déjà vue, mais c'était impossible; c'était la nouvelle. On ne l'avait montrée nulle part ailleurs. Il s'en approcha. La scène était typique, avec la sainte famille dans l'étable, les animaux tout près. Les bergers étaient là, debout et à genoux devant l'enfant Christ; la nouvelle étoile des cieux brillait intensément et illuminait le berceau et le bébé endormi. Ce fut sans doute le très jeune berger qui le rapprocha de plus en plus, le petit près de l'entrée. Son visage était blotti contre la laine douce et blanche de l'agneau qu'il tenait. Les yeux du petit berger étaient pleins d'admiration et d'amour. Ils semblaient dire: «Ainsi voilà le petit bébé qui deviendra le Sauveur du monde et le Roi de mon peuple!»

SECTION DES ENFANTS

L'amie de Noël

PAR MILDRED GRENIER

Katrina et Hilda souriaient joyeusement en patinant la main dans la main sur le canal gelé en direction de la maison de Katrina en Hollande.

Dans une main, celle-ci portait une paire de moufles de laine rouge vif qu'elle venait de tricoter cet après-midi-là après l'école chez Hilda. Quant à Hilda, elle portait un joli bonnet rouge qu'elle venait de terminer aussi cet après-midi-là.

— Juliana ne sera-t-elle pas heureuse quand elle recevra ces moufles demain? demanda Katrina.

— Oh oui, et comme elle aimera ce bonnet rouge assorti! Oh, Katrina, je suis impatiente d'échanger les cadeaux demain à l'école! Juliana nous choisira pour être ses amies toutes spéciales.

Demain serait le 5 décembre. Tout le monde en Hollande fête ce jour-là la naissance de Saint-Nicolas. Quand leurs leçons sont terminées, les écoliers échangent des cadeaux et se dépêchent de rentrer chez eux pour passer une soirée joyeuse et passionnante. Après le souper, ils se prépa-

rent pour la visite de Saint Nicolas qui passe sur son grand cheval blanc. Il est accompagné de son fidèle compagnon, le Père Fouettard. Saint-Nicolas laisse des cadeaux pour les enfants sages, mais ceux qui ont été méchants et désobéissants ne reçoivent que des coups du Père Fouettard!

Quand les petites filles arrivèrent au tournant du canal, elles virent que quelqu'un s'était installé dans la petite maison sur la rive. Les fillettes pouvaient voir une petite lumière briller à travers une fenêtre fêlée. Un filet de fumée sortait de la cheminée tordue.

— Je me demande qui est venu s'installer là? demanda Katrina. Juste à ce moment-là, une fillette de leur âge tourna le coin de la petite maison. Elle portait un manteau bleu trop court pour elle, et le vent soufflait ses boucles dans son visage parce qu'elle ne portait pas de bonnet. Quand elle vit Katrina et Hilda, elle fit demi-tour et courut derrière la maison.

Katrina secoua tristement la tête.

— Je ne voudrais pas vivre dans cette petite maison, dit-elle. Je me demande qui c'est?

Bientôt elles arrivèrent chez Katrina. La maison avait de grandes fenêtres, un nouveau toit rouge et un jardin bien entretenu entouré d'une clôture blanche. Elles montèrent le chemin de briques roses qui menait à la porte et laissèrent leurs patins et leurs souliers sur le seuil, pour ne pas salir la maison.

— Vous arrivez juste à l'heure, dit Karel Van Gleck, le père de Katrina, en jetant une bûche dans l'âtre. La mère de Katrina avait frotté ce jour-là son plancher jusqu'à ce qu'il fût sans tache, et le bon parfum propre de savon et d'eau remplissait la maison. Son visage rose était rayonnant tandis qu'elle plaçait sur la table les assiettes d'erwtensoep, une soupe aux pois riche et épaisse. Il y avait aussi des tranches de fromage, des petits pains et des gâteaux. Comme tout cela paraissait délicieux pour les petites filles affamées!

Elles aidèrent à faire la vaisselle et à la mettre de côté dans les armoires bien rangées qui avaient des portes de verre brillant. Puis elles montrèrent les moufles et le bonnet rouge à la maman de Katrina.

— Ils sont très jolis, dit-elle. Vous apprenez à bien tricoter. A qui allez-vous les offrir?

— A Juliana, dit Katrina. Et Hilda lui donnera aussi le bonnet. Nous espérons qu'elle sera notre amie toute spéciale!

— Pourquoi lui faites-vous les deux cadeaux? demanda la maman de Katrina.

— Oh, Juliana est la plus jolie fille de notre école, dit Hilda. Tout le monde veut être son amie spéciale. Elle habite dans la grande maison au-dessus du canal. Son papa a beaucoup de moulins à vent, et aussi beaucoup de vaches noires et blanches. Juliana a tant de jolies robes.

Mme Van Gleck demanda:

— Mais a-t-elle besoin de tous ces cadeaux? Il me semble que vous devriez faire vos cadeaux à quelqu'un qui n'a pas tant de choses.

Quand ce fut le moment d'aller au lit, la maman de Katrina ouvrit une porte à glissière dans le mur. Derrière il y avait deux lits qui ressemblaient à des étagères. C'était là que les fillettes devaient dormir. Une fois qu'elles furent au lit, elles parlèrent de ce que Mme Van Gleck avait dit. Elles parlèrent aussi du lendemain soir quand Saint-Nicolas viendrait rendre visite!

Leurs mamans étendraient après le souper des draps blancs et propres par terre.

Une fois que Saint-Nicolas, un grand homme portant un chapeau et une robe rouge bordée de blanc et une barbe blanche, aurait décidé quels enfants avaient été gentils pendant l'année, il jetterait sur les draps une pluie de bonbons, de noix et de gâteaux. Puis il disparaîtrait. Avant d'aller au lit, les enfants mettraient leurs souliers propres et cirés devant l'âtre et pendant qu'ils dormiraient, Saint-Nicolas reviendrait remplir leurs souliers de jouets et de cadeaux! Quelle soirée passionnante ce serait!

Le lendemain matin, Hilda et Katrina passèrent de nouveau devant la petite maison en allant à l'école. La petite fille était de nouveau dans le jardin avec ce même manteau bleu déteint. Elle avait l'air triste. Quand elle vit que les petites filles la regardaient, elle esquissa le geste de faire demi-tour et d'entrer dans la maison.

— Bonjour, lui cria Katrina. Vas-tu à l'école aujourd'hui?

— Non, répondit la fillette. J'ai un nouveau petit frère. Maman ne peut pas m'accompagner et me montrer le chemin aujourd'hui.

Hilda et Katrina regardèrent la petite poignée de porte et effectivement il y pendait une petite balle rouge! Aux Pays-Bas, quand un petit garçon naît dans une maison, on pend une balle rouge à la poignée de la porte. Si c'est une balle rose, le bébé est une petite fille.

— Tu peux nous accompagner, et nous te montrerons le chemin, dit Hilda, si ta maman est d'accord.

— Mais il fait très froid aujourd'hui, dit la petite fille et je n'ai pas de bonnet. Saint-Nicolas m'en laissera peut-être un ce soir.

Les deux fillettes se regardèrent. Puis elles sourirent joyeusement et hochèrent la tête. Elles ouvrirent la barrière brisée et entrèrent dans la cour.

— Tu as un bonnet maintenant, dit Katrina, parce que nous t'en avons apporté un tout nouveau. Et nous t'avons apporté une jolie paire de moufles assorties au bonnet, parce que c'est la Saint-Nicolas!

Les petites filles lui mirent les cadeaux dans les mains. Un sourire éclaira ses yeux bleus et fit des fossettes dans ses joues.

— Ils sont vraiment pour moi? s'éria-t-elle, oh, merci, merci!

Comme elle est jolie, se dit Katrina. Quand elle n'est pas triste, elle est aussi jolie que Juliana.

— Ils sont vraiment pour toi, dit-elle à la petite fille.

— Mets-les et demande à ta maman si tu peux aller aujourd'hui à l'école avec nous. Nous avons un gros casse-croûte à partager avec toi.

— Nous avons trouvé une nouvelle amie, dit Katrina à Hilda. Et pense un peu à tout ce que nous pouvons faire pour la rendre heureuse!

— Appelons-la notre «amie de Noël»! dit Hilda. Comme nous sommes contentes de l'avoir trouvée. Ce sera le plus joyeux de tous nos Noëls.

○

32 dames blanches dans un palais tout rose. Qu'est-ce que c'est?

Les dents.

Le mystère du bandit au papillon

PAR MURRAY T. PRINGLE

Résumé:

Daniel Colin, pendant l'été, a trouvé un travail à mi-temps, au Musée d'Histoire Naturelle, consistant à déballer des collections de papillons et à les préparer pour montage. Travaillant alphabétiquement, il commence par la collection Arnaud.

Le jeudi avant d'aller au travail, il apprend de Mauricette Meunier que le musée a été cambriolé. Accompagné de Mauricette et de son frère Michel, il se dirige vers le musée où il trouve la police et une grande excitation. On n'a volé que des papillons, la collection Arnaud. Quel genre de bandit est-ce là? Daniel et ses amis décident de trouver la solution au mystère. Au bureau du journal ils découvrent qu'Arnaud a été accusé de fraude fiscale et condamné à cinq ans de prison. Il est maintenant mort. Ainsi donc Arnaud était un escroc! Voilà leur premier indice.

Chapitre trois:

Qui est M. Morio?

Lisant attentivement chaque mot, les trois jeunes détectives parcoururent les cinq coupures de journal racontant l'histoire de ce M. Arnaud. Selon ces nouvelles, il avait été impliqué dans beaucoup d'activités illégales, mais avait été assez habile pour que la loi n'ait jamais pu le toucher jusqu'au moment où il commit l'erreur d'essayer de tricher sur ses impôts sur les revenus. Il avait été reconnu coupable de ce délit et fit cinq ans de prison.

La police était sûre qu'il avait eu un complice secret et silencieux dans ses nombreux délits. Cependant, Arnaud avait toujours refusé de reconnaître en avoir un. Il avait réussi à se faire illégalement beaucoup d'argent. Le gouvernement en voulait une grande partie comme arriérés d'impôts. Mais il ne put jamais trouver la fortune illégale et le prisonnier avait également refusé d'en parler.

Les enfants arrivèrent au cinquième et dernier texte du journal. Il était daté du 18 juillet, il y avait près d'un an de cela, et le titre proclamait: «Un ancien condamné se tue dans une chute.» L'histoire disait que de faibles appels à l'aide avaient attiré des voisins qui le trouvèrent étendu gravement blessé au bas d'une volée d'escaliers.

On le transporta en hâte à l'hôpital où il mourut le lendemain matin. Avant de mourir, il essaya de dire quelque chose aux autorités.

— Pas un accident, murmura-t-il péniblement. Complice l'a fait... Argent... Quinze millions.» Sa voix devint un souffle: «Morio a le...» mais il mourut avant d'avoir pu finir ce qu'il avait commencé à dire. Le journal terminait par cette phrase: «l'enquête continue».

Daniel, Michel et Mauricette se regardèrent.

— Morio! dirent-ils en chœur. Ce doit être lui, le complice secret!

— Oui! dit Michel dans un souffle, et il a l'argent. Quinze millions!

— M. Arnaud n'a pas dit que Morio avait l'argent, dit Mauricette. Il est mort avant de pouvoir finir ce qu'il disait.

— Eh bien c'est ce qu'il voulait dire, répliqua son frère. Quoi d'autre? Et cette partie où il dit qu'il n'est pas tombé de l'escalier. Il dit que c'est son complice qui l'a fait. Baissant la voix en un chuchotement dramatique, il ajouta: «M. Arnaud a été assassiné! Je ne pense pas que je désire découvrir ce M. Morio. Des escrocs et des assassins. Je me demande comment des gens comme cela ont pu s'occuper d'un tas de papillons?

— C'est ce que je voudrais savoir, dit finalement Daniel. Qu'est-ce que mes papillons ont à voir avec tout cela?

— M. Morio le sait, insista Mauricette, et nous devons le trouver.

Mais quand ils interrogèrent la bibliothécaire, elle consulta ses fichiers et revint en secouant la tête.

— Désolée, dit-elle. Nous n'avons rien sur aucun Morio dans nos fiches.

Ils quittèrent tous trois le bureau du journal profondément soucieux.

— Je voudrais que nous puissions entrer chez M. Arnaud, dit Daniel. Il y aurait peut-être là quelque chose qui pourrait nous aider.

— Nous pourrions peut-être, répondit Michel. Papa a la clef de la maison de M. Arnaud. C'est une de ses maisons.

— Tiens c'est vrai! s'exclama Daniel. J'avais presque oublié que ton père est agent immobilier. Tu penses qu'il nous laisserait entrer?

— Je peux vous dire tout de suite ce qu'il dira, interrompit Mauricette. Il dira «Absolument pas!» Voilà ce qu'il dira, et je ne lui en voudrais pas.

— Et pour qui prends-tu parti, toi? demanda Daniel.

Mais Mauricette avait raison. Michel demanda la clef de la maison de M. Arnaud et après avoir écouté les raisons pour lesquelles il la voulait, M. Meunier secoua la tête.

— Absolument pas, dit-il. Tu sais bien pourquoi, Michel.

Finalement Mauricette prit la parole.

— Papa, j'ai remarqué que les fenêtres de la maison de M. Arnaud sont terriblement sales. Tes clients ne voudront peut-être pas acheter ou louer une maison qui a l'air malpropre de l'extérieur.

— J'y pensais moi-même hier en passant, répondit son père. J'enverrai un homme lundi pour s'en occuper.

— Nous pourrions le faire aujourd'hui, proposa Mauricette. Nous ferions du bon travail, et nous avons besoin de l'argent aussi.

M. Meunier demeura longtemps silencieux et pensif.

— Les fenêtres ont besoin d'être nettoyées . . .

— . . . . Et nous pourrions même épousseter le mobilier ajouta vivement Mauricette, pensant que ce serait un bon argument. «Pas de supplément de prix.»

— D'accord, dit M. Meunier. Mais je passerai à l'improviste pour m'assurer que vous vous en tenez à ce que vous devez faire.

— C'est promis, papa, nous nous en tiendrons à nos affaires, dit Mauricette.

— Très bien, dit M. Meunier, je te considère comme responsable, Mauricette. Il se tourna vers les garçons. Et vous, les deux durs, faites ce qu'elle vous dit. Compris?

Les garçons hochèrent la tête. Mauricette dit:

— Est-ce que je peux avoir la clef, papa?

— Il ne vous en faudra pas, fut la réponse. M. Brébois habite à côté et il a la clef de la maison en cas d'incendie ou d'une autre urgence. Il vous laissera entrer. Je vais lui téléphoner pendant que vous êtes en route.

Henri Brébois était marchand de voitures, mais il vendait aussi des cyclo-moteurs et des vélos neufs et d'occasion. Beaucoup d'enfants lui avaient acheté leur vélo, et quand ils étaient endommagés ou avaient besoin d'être entretenus, ils les amenaient à son atelier.

La maison de M. Arnaud était au bout de la ville, un bâtiment de grandeur moyenne et de style classique.

Un homme était occupé à arroser la pelouse. En approchant, les jeunes gens reconnurent le marchand de voitures. Il les accueillit par un sourire. Regardant les seaux qui faisaient un bruit de ferrailles sur les guidons des garçons et le tas de chiffons et de matériel à nettoyer les fenêtres poussés dans le panier de Mauricette, il dit:

— Vous devez être l'équipe de nettoyage. M. Meunier m'a téléphoné il y a quelques minutes. Il reprit son tuyau.

— Si vous avez besoin de quelque chose, demandez, ajouta-t-il.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut, lui assura Mauricette, sauf de l'eau.

— Tout a été fermé là-dedans, dit M. Brébois avec un signe vers la maison. Le chauffage, la lumière, l'eau, tout. Je vous donnerai l'eau.

Les jeunes gens ne perdirent pas

leur temps. Après avoir rempli leurs seaux et emprunté un escabeau pour pouvoir atteindre les partie élevées des fenêtres, ils se mirent au travail.

— Nous commencerons par l'extérieur, décida Mauricette.

Après avoir passé plus d'une heure à travailler dur et sans arrêt, ils vinrent à bout de l'extérieur des fenêtres. Mais en dépit de leurs efforts, il ne semblait pas y avoir beaucoup d'amélioration; les fenêtres étaient toujours ternes.

Mauricette fronça les sourcils de mécontentement.

— La plus grosse partie de la saleté doit se trouver à l'intérieur.

— Bon, dit Michel, entrons et voyons ce que nous pouvons découvrir sur M. Morio.

Les jeunes avaient espéré être seuls dans la maison pour poursuivre leurs investigations. Ils s'étaient à peine attroupés à l'intérieur que M. Brébois se joignait à eux. Il les accompagna d'une pièce à l'autre. Il les rendait nerveux, et ils auraient voulu qu'il rentrât chez lui.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ici? chuchota furieusement Michel.

Daniel haussa les épaules.

— Je suppose qu'il veut s'assurer que nous ne volons rien.

— Peut-être que si nous travaillons vraiment et l'ignorons qu'il partira, proposa Mauricette.

Ça ne marcha pas. Le marchand de voitures continuait à traîner là, ne disant rien, se contentant de regarder. Il prit finalement la parole.

— Je ne crois pas que vous trouverez quelque chose, dit-il.

Michel le regarda.

— Je veux dire des indices, dit M. Brébois. Vous essayez de résoudre le vol du musée, n'est-ce pas?

Stupéfait, Michel ne put faire que oui de la tête. Tout aussi surpris, Daniel demanda:

— Comment saviez-vous que nous travaillions à cette affaire-là, M. Brébois?

— Quelqu'un a dû me le dire, je pense, fut la réponse. Pourquoi? Est-ce censé être un secret?

Daniel secoua lentement la tête.

— N-non, je suppose que non. M. Brébois, dit Daniel, vous connaissiez M. Arnaud, n'est-ce pas? Brébois hocha la tête.

— Bien sûr. Nous étions voisins.

— A-t-il jamais parlé de quelqu'un appelé Morio? demanda ensuite Daniel.

Le Marchand de voiture secoua la tête.

— Pas à moi . . . Morio. Quel drôle de nom. Non, je suis sûr que je me serais souvenu de ce nom-là si je l'avais déjà entendu. Qu'est-ce que ce Morio a à voir avec l'affaire?

— Nous pensons qu'il était le complice secret de M. Arnaud, dit Mauricette.

— Vraiment? M. Brébois ronronna presque le mot, puis il fit la moue et eut l'air pensif.

— Nous espérions pouvoir trouver quelque chose sur lui dans cette maison, ajouta Michel.

M. Brébois hocha de nouveau la tête.

— Je crains que non. La police est venue ici le jour de son accident et elle a fait des recherches approfondies.

Les enfants n'avaient pas cessé de travailler depuis le moment où ils étaient entrés dans la maison, et maintenant ils se dirigeaient vers la dernière pièce dont les fenêtres devaient être faites.

— C'est son cabinet de travail, dit M. Brébois, ouvrant la porte. C'était sa pièce préférée. Le cabinet était grand, de forme carrée et richement meublé. Regardant l'intérieur de l'entrée, les enfants virent un âtre à droite. Au-dessus, un manteau de cheminée portait une horloge ornementale flanquée d'un couple de vases de porcelaine. A une extrémité du manteau se trouvait un modèle d'un élégant voilier et à l'autre il y avait une antique corne à boire.

Près du centre de la pièce se trouvait un vaste bureau en acajou. Il y avait deux gros fauteuils de cuir à l'air confortable, de petites tables et des lampes, un paravent et autres choses du même genre. Presque chaque centimètre carré de mur était occupé par des rayons de livres contenant des centaines de volumes joliment reliés. Dans un petit coin, il y avait une grande armoire métallique à classeurs.

Mais pour Mauricette il n'y avait qu'une seule chose dans toute cette pièce, et elle n'avait rien pu regarder d'autre.

— Ooh! Regardez un peu cela! fit-elle. Avez-vous jamais rien vu de si beau!

Comme sa sœur regardait dans la direction de l'âtre, Michel pensa qu'elle parlait du voilier sur le manteau.

— Oui, dit-il, c'est un fameux voilier. Je voudrais en avoir un comme cela.

— C'est de cela que je parle! s'exclama Mauricette. Elle indiqua du doigt un tableau dans un encadrement doré et pendant au mur au-dessus du manteau. C'était un splendide papillon bleu aux ailes étalées.

Daniel se demanda comment il ne l'avait pas encore remarqué. C'était vraiment la chose la plus remarquable de la pièce.

— M. Arnaud a certainement dû beaucoup aimer les papillons dit-il. Il en collectionnait même les tableaux!

— Il est beau, nest-ce pas! opina M. Brébois. Mais M. Arnaud n'a pas acheté ce tableau. Il l'a peint lui-même. Il aurait sans doute pu devenir un artiste de talent s'il s'y était attaché. Mais autant que l'on sache, c'est la seule chose qu'il ait jamais faite.

— Ce devait certainement être un drôle de genre d'escroc, dit Michel, peindre des tableaux et faire des collections de papillons et des choses comme cela.

— Oh j'aimerais avoir un tableau comme celui-là! soupira Mauricette.

Oui, dit vivement son frère, il est beau, mais nous avons du travail à faire. Il nous faut encore découvrir qui est M. Morio! Il regarda anxieusement M. Brébois.

— Etes-vous sûr de ne jamais avoir entendu parler de M. Morio?

Le voisin secoua la tête.

Je regrette de ne pas pouvoir vous aider. J'ai bien connu M. Arnaud avant qu'il n'aille en prison. Je ne me suis évidemment jamais douté qu'il était autre chose qu'un honnête homme, et je ne me souviens pas qu'il ait jamais parlé de quelqu'un appelé Morio.

— Alors nous sommes vraiment dans le lac, marmonna Michel avec dégoût. Personne n'a jamais entendu parler de ce fichu Morio, et nous ne pouvons trouver personne qui s'appelle ainsi. Qui est-il donc, et où est-il? demanda le garçon d'une voix contrariée.

Mais personne ne pouvait répondre. L'identité et l'adresse de cet étrange M. Morio restaient un mystère complet! (A suivre)

Il y avait chez ce berger quelque chose qui le poussa à se rapprocher. Il regarda tout au fond des yeux du petit berger comme s'il essayait de lire ses pensées. Qu'avait-il donc ce garçon? Il tendit même la main pour caresser l'agneau, quand une main lui toucha le coude. Pierre sursauta, eut un mouvement de recul et se trouva face à face avec l'autre spectateur, un jeune homme.

— Mais, regardez, regardez, c'est moi! dit-il avec stupéfaction. «Je veux dire, je . . .» Il bégaya et rougit. «Il me ressemble!»

L'homme regarda la toile puis Pierre.

— Oui, c'est vrai, dit-il, ils étaient comme toi et moi.

— Je me demande si le garçon a donné son agneau à Jésus. Voyez comme il le tient serré. Je me demande s'il l'a donné à Jésus. Comme j'aurais voulu être là. Je le lui aurais donné.

— C'est encore possible.

— Mais je n'ai pas d'agneau et je ne peux voir Jésus que quand je ferme les yeux ou que je regarde une peinture.

— Tu peux cependant lui faire un cadeau d'anniversaire. Tu peux . . .

L'image de la peinture, et surtout le jeune berger tenant l'agneau, et la voix et les paroles de l'homme l'accompagnèrent pendant tout le chemin du retour. La semaine suivante ils furent ses compagnons. Il essaya de s'en débarrasser en aidant à la décoration de l'arbre, en faisant des courses et en emballant des cadeaux, mais il ne pouvait ni les perdre ni les effacer. Il devenait de plus en plus troublé. Quand le dernier paquet eut été emballé et mis sous l'arbre, Pierre avait l'air prêt à éclater et il lança avec contrariété:

— Mais je n'ai pas de cadeau pour Jésus!

Sa mère leva les yeux surprise. «Quoi?» demanda-t-elle.

— Ben, c'est son anniversaire. Nous avons des cadeaux les uns pour les autres. Nous avons fait beaucoup de cadeaux . . . et . . . nous avons reçu beaucoup de cadeaux . . . et . . . enfin . . . ce n'est pas notre anniversaire. C'est son anniversaire et je n'ai pas de cadeau pour lui. Et si j'en avais un, comment le lui donnerais-je? L'homme dans la salle de Noël a dit que je pouvais, mais je ne peux pas; je ne peux pas!»

Il pleurait presque. Sa mère laissa tomber les décorations qu'elle était occupée à ramasser. Elle passa un bras autour de ses épaules, mit l'autre main sous son menton et leva son visage vers elle. Elle regarda pensivement ses yeux remplis de larmes. Cela ne ressemblait pas du tout à Pierre.

Il lui parla du jeune berger qui lui ressemblait et de son agneau et de la conversation avec l'homme au musée.

— Si tu devais demander à Jésus ce qu'il voudrait pour son anniversaire, ce que tu pourrais faire pour lui, sais-tu ce qu'il dirait?

— Non.

— Il dirait que «toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites». Te souviens-tu de l'histoire du jeune homme riche qui vint trouver Jésus et lui demanda comment être heureux? Jésus lui dit que pour trouver le bonheur il devait vendre tous ses biens et donner aux pauvres et aux nécessiteux. Ce jeune homme riche ne pouvait le faire. Le peux-tu?

— Mais je n'ai pas de grandes possessions à vendre pour pouvoir aider les pauvres et les nécessiteux. Et d'ailleurs je ne connais personne dans le besoin.

— Les gens peuvent être pauvres de nombreuses façons. Il y en a qui sont pauvres en esprit.» Elle eut un temps d'arrêt puis poursuivit: Connais-tu quelqu'un que tu n'aimes pas beaucoup?

— Le vieux Jacques. Il grogne dès qu'il nous voit regarder ses bêtes fleurs.

— Il les surveille peut-être de si près et s'en occupe avec tant de soin parce qu'elles sont tout ce qu'il possède. Les fleurs sont son monde. Il n'a pas de famille et très peu de bons amis.

Il y eut un court silence et elle poursuivit avec une certaine hésitation: «Qu'est-ce que tu veux le plus pour Noël?»

— Une radio.

— Elle est dans le paquet bleu avec le nœud rouge derrière l'arbre.

— Mais maman, je ne pourrais pas . . .

— Je sais que le vieux Jacques n'en a pas.

— Mais je . . .

— Penses-tu que ce jeune berger aimait l'agneau? Penses-tu qu'il l'a donné à Jésus? Penses-y.

Elle le regarda intensément dans les yeux, le serra bien fort contre elle et quitta la pièce.

Il ferma les yeux et vit le jeune berger avec son visage blotti contre l'agneau, et pensa qu'il le serrait bien fort contre lui, pensa à ce qu'il avait dit au jeune homme dans la salle de Noël.

— J'aurais voulu être là. Je le lui aurais donné.

Il pensa aussi au vieux Jacques et comme il avait toujours froncé les sourcils et grogné quand les garçons et les filles s'approchaient de son jardin. Puis il courut dans sa chambre, s'agenouilla à côté de son lit et pria comme il ne l'avait encore jamais fait et demanda à son Père céleste quel cadeau il pouvait faire à son Fils.

Il fut très silencieux pendant le reste de cette journée et le lendemain, qui était la veille de Noël. Après le dîner, sans rien dire à personne, il quitta la table, s'approcha lentement du placard, en sortit son manteau et le mit. Très, très lentement, il s'approcha de l'arbre de Noël, alla tout derrière et prit le paquet bleu avec le nœud rouge et quitta très, très lentement la maison.

Il resta longtemps parti, et sa mère commençait à se sentir un peu mal à l'aise, lorsqu'elle l'entendit remonter en courant. Il monta les escaliers d'un grand bond et ouvrit toute grande la porte.

— Maman, maman, M. Jacques est gentil! cria-t-il en allant au placard pour pendre son manteau. Il s'assit sur le bras du fauteuil de sa mère et une fois de plus, avec une lumière dans les yeux, et de la conviction dans la voix il dit:

— Maman, si j'avais été là ce premier Noël-là, j'aurais donné mon agneau à Jésus. ○

Une joyeuse aventure

PAR LUCILLE NELSON JENSEN

Comment obtenons-nous des expériences joyeuses pour les petits de l'Ecole du Dimanche?

L'instructrice a la responsabilité de rendre agréable l'expérience de l'enfant. Son attitude et ses méthodes didactiques se combinent pour montrer aux petits enfants ce que c'est qu'aller à l'église. Ce qu'elle éprouve et ce qu'elle fait ont une importance capitale pour un petit enfant qui apprend plus rapidement maintenant qu'à n'importe quelle autre époque de sa vie.

Que doit savoir l'instructrice des enfants?

Les enfants sont des gens. Ils ont besoin de respect, de bonté, de courtoisie et d'amabilité, au même titre que les adultes.

Ils sont extrêmement sensibles à la suggestion. Si l'instructrice reste calme, les enfants ont le sentiment que tout est bien. Si l'instructrice peut maîtriser la situation, les enfants le peuvent aussi. Si l'instructrice rend le cours passionnant et intéressant, les enfants l'observeront pour voir pourquoi c'est si bien.

L'instructrice plante le décor d'une joyeuse expérience. Elle se sent à l'aise avec les enfants. Elle les aime. Elle n'a pas peur d'eux. Elle se rend compte que les enfants ont besoin d'assurance et elle la leur donne.

L'instructrice ne doit pas se laisser irriter par ce que les enfants disent ou font. S'ils lui disent quelque chose de méchant, c'est vraisemblablement parce qu'ils sentent son incertitude, son malaise, ses soucis, son négativisme. Si elle est calme, enthousiaste et sincère, si elle parle avec cordialité et compréhension, expliquant à un enfant les actes d'un autre, elle crée une atmosphère de sécurité.

Comment l'enfant est-il accueilli dans sa classe?

L'instructrice doit accueillir l'enfant à la porte. Elle doit se mettre physiquement à son niveau. Si elle ne peut s'agenouiller ou se pencher, qu'elle s'asseye. De cette manière, elle a un contact des yeux avec l'enfant.

L'instructrice doit centrer son attention sur l'enfant et non sur la mère. Si elle considère l'enfant comme son «meilleur ami» et le traite en conséquence, il viendra en classe avec grand plaisir. Comment s'y prend-elle? En montrant de l'amabilité, une amabilité ouverte! Une instructrice se faisait toujours un devoir de sourire, de se pencher en avant et de dire: «Bonjour, je suis Sœur Dubois. Comment t'appelles-tu»? L'enfant réagissait toujours. Elle disait ensuite: «Jacquot, je suis ton instructrice; et j'ai quelque chose dans la pièce que j'aimerais te montrer. Viens voir.» (Si l'instructrice reste assise à ce moment, elle pourrait facilement perdre le contact qu'elle a acquis.) Elle doit tendre la main et entrer avec l'enfant dans la pièce. Si l'enfant hésite et s'accroche à la main de sa mère, elle dira: «Aimerais-tu que ta maman entre avec toi?» (Parlez toujours à l'enfant pour que ce soit lui, plutôt que sa mère, qui soit maître de la situation.)

Amenez-le à une table où s'étale un arrangement attrayant d'étiquettes avec des noms. Demandez à l'enfant où il aimerait que l'on épingle la sienne. (C'est une distraction pour l'enfant et cela permet à l'instructrice de se souvenir de son nom).

Il est important que l'instructrice appelle l'enfant par son nom pendant la première expérience. Cela lui donne le sentiment que son instructrice sait qu'il est «une vraie personne». (Les enfants sentent les attitudes des gens plus rapidement que les adultes. Si l'instructrice les considère comme spéciaux ou étranges, ils réagissent en conséquence.)

Demandez à l'enfant de choisir un endroit où il aimerait s'asseoir. L'étiquette lui donne maintenant une chose à regarder et dont il peut parler avec les autres enfants. Que les enfants s'asseyent en cercle sur une carpette ou sur de petites chaises.

Comment les enfants apprennent-ils?

Les enfants saisissent les idées comme les adultes: par le sens.

Le récit de Helen Keller sur la manière dont elle a appris ce qu'était l'eau rappelle la joie que nous éprouvons tous lorsque nous saisissons une idée nouvelle. Miss Sullivan, l'instructrice d'Helen, avait essayé de lui faire saisir l'idée de l'eau en l'écrivant maintes et maintes fois dans sa main, mais elle ne pouvait saisir. C'est Helen qui raconte l'expérience:

«Nous descendîmes le sentier jusqu'au puits, attirées par le parfum du chèvre-feuille . . . quelqu'un tirait de l'eau et ma préceptrice me mit la main sous le jet. Tandis que le flot frais coulait sur une main, elle écrivit dans l'autre le mot «eau» . . . Soudain, j'éprouvai une

prise de conscience nébuleuse comme de quelque chose d'oublié . . . Et le mystère du langage me fut en quelque sorte révélé. Je savais que e-a-u signifiait ce quelque chose de merveilleusement frais qui coulait sur ma main.»

Helen Keller perdit l'usage de deux de ses cinq sens, mais elle était néanmoins capable de connaître la joie d'apprendre.

La première expérience à l'Ecole du Dimanche doit révéler à l'enfant que les expériences inconnues sont fécondes. L'instructrice doit être bien préparée, elle doit savoir comment elle va transmettre l'idée de la leçon. Elle peut ne pas être capable de l'enseigner, tout comme Helen Keller avait tout d'abord été incapable de comprendre la signification de «e-a-u». Elle doit se souvenir qu'elle donne aux enfants leur première formation officielle. Elle doit bien connaître toutes les données fondamentales qu'elle est sur le point d'enseigner. Elle doit se rendre compte que les enfants ne connaissent pas ces données et qu'ils seront heureux de découvrir quelque chose de neuf.

L'auteur, donnant l'été dernier une leçon à des enfants de trois ans sur le sujet «Nous sommes reconnaissants pour les vaches», avait dit aux enfants les nombreuses choses que celles-ci font pour les gens. Les enfants, pleins d'enthousiasme, rendirent rapidement les idées passionnantes et précises. Pleins de la connaissance et de la joie que l'instruction peut apporter, ils furent interrogés sur les chevaux. Ils réagirent rapidement, mais firent des descriptions tout à fait inexactes. Ils ne savaient rien des chevaux, et cependant étaient pleins de réponses. Pourquoi? Ils voulaient que dure l'excitation de l'instant! Les connaissances nouvelles les avaient rendus heureux d'eux-mêmes, et ils voulaient jouir du sentiment.

Comment l'instructrice améliore-t-elle le temps consacré aux histoires?

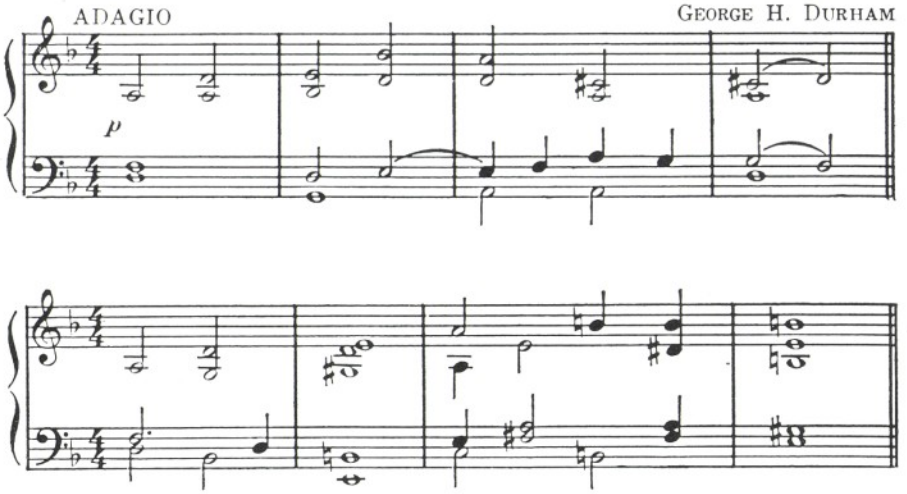
Lorsque l'instructrice raconte une histoire, elle doit utiliser de bonnes aides visuelles (c'est-à-dire réalistes, colorées, simples, propres, suffisamment grandes pour que les enfants voient facilement).

L'instructrice parle lentement aux enfants. Quand elle sent qu'elle perd leur attention, elle ralentit encore davantage, regarde significativement les enfants et utilise un «élément surprise» pour retrouver leur attention. Par exemple, elle aide les enfants à attendre quelque chose qui doit venir en utilisant des actions physiques comme des jeux de doigts, des jeux d'action, quelque chose de caché qui apparaît soudainement, des marionnettes; elle marque un temps d'arrêt avant de révéler une idée, riant avec les enfants.

Les enfants répondent aux suggestions qui ont une certaine mesure d'imagination. Un enfant peut en frapper un autre pendant qu'on raconte les histoires parce qu'il est incapable de voir. L'instructrice pourrait dire: «Jeannot, fais semblant que ta chaise a au fond des roulettes magiques. Si tu la bouges, les roulettes magiques de la chaise de Lisette viendront se placer toutes seules à côté de toi.»

Les enfants ne réagissent pas bien à des demandes générales comme: «Tenez-vous droits sur votre chaise». Ils réagissent mieux à des suggestions positives: «Roger a les bras croisés», «Marie a des pieds silencieux», «Jeanine a un sourire joyeux», «Jeannot regarde l'instructrice.» Les autres enfants suivent rapidement l'exemple, et on maintient ainsi l'ordre pendant qu'on raconte les histoires.

Qu'arrive-t-il après l'histoire?

Après l'histoire, une activité qui a trait à l'idée du jour rend l'expérience significative pour chaque enfant. Les enfants apprennent s'ils sont à même de participer. La pâte à modeler, les couleurs, un plateau pour coller, les disques, tout ce qui peut donner à l'enfant une meilleure occasion de se souvenir de l'idée est utile. Souvenez-vous que les enfants sont très impressionnables. Ils adoptent les traits de caractère manifestés par ceux qui les entourent. Si l'instructrice pense et agit positivement et félicite les bons comportements, la première expérience de l'enfant à l'Ecole du Dimanche sera joyeuse et il voudra revenir pour en avoir davantage du même genre. ○

THEMES DE LA SAINTE-CENE
pour décembre

Ecole du Dimanche des Adultes

«Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:16).

Ecole du Dimanche des Jeunes

«Aimons-nous les uns les autres; car l'amour est de Dieu» (1 Jean 4:7).

Thèmes de la Sainte-Cène pour 1968-69

Les références scripturales ne doivent pas être récitées)

Pour l'Ecole du Dimanche des jeunes

Janvier-février

«Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Matt. 22:39).

Mars-avril

«Le Sauveur a dit ‹Si vous m'aimez, gardez mes commandements›» (Jean 14:15).

Mai-juin

«Dieu créa l'homme à son image» (Gen. 1:27).

Juillet-août

«J'irai et je ferai ce que le Seigneur a commandé» (1 Néphi 3:7).

Pour l'Ecole du Dimanche des adultes

Janvier

«Voici mon œuvre et ma gloire; réaliser l'immortalité et la vie éternelle de l'homme» (Moïse 1:39).

Février

«Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu» (Matt. 6:33).

Mars

«Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ» (Jean 17:3).

Avril

«Mais maintenant, Christ est ressuscité des morts, il est les prémices de ceux qui sont morts» (1 Cor. 15:20).

Mai

«Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi» (Jean 14:6).

Juin

«Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira» (Jean 8:32).

Juillet

«Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!» (Matt. 5:8).

Août

«Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (Jean 3:5).

Récitations pour le 5 janvier 1969

Les écritures suivantes doivent être apprises par cœur par les étudiants des cours 10 et 16 en novembre et décembre et récitées à l'unisson par les classes respectives pendant le service de l'Ecole du Dimanche, le 5 janvier 1969.

Cours 10

(Dans ce passage, Pierre répond à une vieille question posée par des pécheurs: «Que ferons-nous ?» Il donne comme réponse, le baptême au nom de Jésus-Christ pour effacer leurs péchés et les préparer à recevoir le Saint-Esprit.)

«Pierre leur dit: Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés; et vous recevrez le don du Saint-Esprit» (Actes 2:38).

Cours 16

(Dans ce passage, Paul propose un plan nous permettant d'éviter les nombreux pièges et déceptions qui nous attendent. Ce plan c'est simplement d'adhérer aux principes de l'Evangile et de s'aimer les uns les autres, afin que nous croissions à la mesure de la stature du Christ.)

«Afin que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes, par leur ruse dans les moyens de séduction, mais que, professant la vérité dans la charité, nous croissions à tous égards en celui qui est le chef, Christ» (Ephésiens 4:14, 15).

Pour la JEUNESSE de l'Eglise

Comment pouvons-nous expliquer aux jeunes que les enseignements de Jésus sont toujours d'application aujourd'hui? Est-il possible aux jeunes de trouver la solution dans

LES PRINCIPES DE L'ÉVANGILE ET LA POPULARITÉ

PAR FRÈRE PAUL H. DUNN du Premier Conseil des Soixante-dix

Il y a quelque temps, je me trouvai, en tant que père, devant une tâche importante quand une de mes filles, qui était alors au début de ses humanités, vint me trouver pour me présenter un problème de vie en société qui la troublait beaucoup. A ce moment-là, ma fille faisait partie d'un groupe de sept jeunes filles (quatre membres de l'Eglise et trois non-membres). Les quatre premières avaient fait entre elles un accord tacite d'essayer de convertir les trois autres. Pendant qu'elles déjeunaient ensemble, comme elles le faisaient souvent, une des jeunes membres de l'Eglise se mit à raconter une histoire osée. Elle était de mauvais goût et tout à fait déplacée.

Fais que je reste populaire

Ma fille rentra ce soir-là et raconta l'événement. En fait, elle poussa l'audace jusqu'à me raconter l'histoire. Pour un problème, c'en était un!

— Voilà, papa, dit-elle, ne me dis pas ce qui est bien et ce qui est mal. Je crois que je comprends suffisamment les principes de l'évangile pour savoir que ce n'était pas une chose à faire. Mais, dit-elle, que fais-tu quand tu te trouves dans ce genre de situation? Comment t'y prends-tu?

Elle n'ajouta pas ce post-scriptum, mais je pouvais le voir dans ses yeux: «Souviens-toi, papa, que la chose importante à mon âge c'est d'être acceptée dans un groupe. Et souvenez-vous, monsieur, que tous les jeunes de quinze ans veulent être populaires, acceptés, désirés et ils ne veulent pas avoir l'air «bigots». Elle disait en fait: «Veux-tu me donner une réponse qui, en même temps, me conservera ma popularité?» Or cela, c'est une fameuse tâche pour un instructeur ou un père.

Nous discutâmes donc pendant un certain temps. J'essaye fréquemment de faire voir à mes filles l'application des principes de l'évangile dans leur vie. Après quelque discussion, je pris la purification du temple qui est racontée dans les évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc. Vous vous souvenez de l'histoire des pharisiens, des sadducéens et des pratiques des changeurs. En lisant, je lui demandai:

«Pouvons-nous nous amuser avec nos amis tout en respectant les principes de l'Eglise?»

— Que dis-tu de cette histoire?

Elle dit:

— Ben, le Sauveur était fâché.

Prends parti

Je dis:

— Puis-je suggérer une idée? Il leur disait qu'il vient un moment dans la vie de tout le monde où il faut prendre position, et même si ce n'est pas là quelque chose qui rend populaire, il y a des moments où tu dois faire ce qui est juste même si ce n'est pas facile. Parfois du devras rester seule.

Je dis:

— Penses-y. Et puis nous en reparlerons.

Elle réfléchit et revint un peu plus tard disant:

— Je ne vois pas comment appliquer les principes, papa.

Nous bavardâmes donc encore un peu.

Je dis:

— Je vais te dire quoi: Si le Sauveur avait raison, allons ensemble dans le garage et je te fabriquerai un fouet. Puis ensuite va demain purifier cette école de toutes ses iniquités.

— Papa, dit-elle, tu ne comprends pas. Il est impossible de faire cela et d'être populaire.

Je dis:

— Bon, alors que penses-tu de cette idée? La prochaine fois que tu te trouves dans ce genre de situation en société, que quelqu'un commence à raconter une histoire déplacée, lève-toi et dis: «Ah non, hein, écoute un peu, toi: Nous ne voulons pas de ce genre d'histoire ici!»

Elle dit: «Papa, tu n'y es absolument pas! Je ne pourrais pas faire cela!»

Je me disais bien qu'elle réagirait ainsi, et je dis:

— Eh bien alors pourquoi ne proposes-tu pas un plan, toi?

Elle dit:

— Je vais encore y réfléchir.

Le Nouveau Testament marche!

Je vaquai à mes affaires. Un nouveau jour se passa, et quand je rentrai chez moi le lendemain, je trouvai ma femme occupée à peler des pommes de terre à la cuisine, et je remarquai qu'elle retenait ses larmes.

— Que se passe-t-il chérie? demandai-je.

Elle dit:

— C'est ta fille! Tu ferais bien d'aller la voir.

Je pensai: «Encore une crise!» J'entrai donc sur la pointe des pieds dans sa chambre et une merveilleuse expérience m'attendait. Cette petite dame, qui s'était débattue avec la vie telle qu'elle est, refoulait quelques larmes à elle.

Je dis:

— Allons, dis-moi ce qui se passe.

Elle dit:

— Papa, voilà quelque chose d'intéressant. J'ai mis aujourd'hui l'histoire de la purification du temple à l'épreuve.

— Ah! ah! tu as purifié le lycée?

— Non, j'ai appelé M... (la jeune fille qui avait raconté l'histoire osée) et je lui ai dit: «Veux-tu m'accompagner chez moi?» Elle dit: «Oui». Nous sommes donc rentrées à la maison. Je l'ai fait asseoir dans ma chambre et lui ai dit: «M..., il faut que tu saches que notre amitié signifie beaucoup pour moi. Hier, tu nous a toutes mises sur la sellette. Je l'ai senti et je pense que tu l'as senti aussi. Je sais que tu n'avais pas l'intention de froisser personne ou de provoquer une tension, mais quand tu as raconté cette histoire, cela nous a toutes ravalées aux yeux de nos amies non-membres. Je me rends compte que ton intention était peut-être honorable, et tu a cru que c'était une manière intelligente de te faire remarquer, mais j'aimerais que la prochaine fois que tu estimes que tu dois faire pareille chose, tu m'avertisses pour que je puisse m'absenter?»

M... se mit à pleurer, m'enlaça et dit:

— Veux-tu me pardonner?

Elle dit: «Papa, nous avons pleuré pendant une demi-heure.»

Ensuite, le point culminant:

— Tu sais quoi, papa?

— Non, quoi? demandai-je.

Elle dit:

— Le Nouveau Testament, cela donne bien, n'est-ce pas? ○

Dans mes murs

PAR GARY R. HATCH

J'étais vieille, oh si vieille. Mes murs étaient minces et entre certaines de mes planches il y avait des fentes qui laissaient passer le soleil le jour et les brises fraîches la nuit. Mon autre source de soleil était une porte massive, maintenue par d'épaisses bandes de cuir. Je me trouvais derrière une auberge imposante. J'en étais heureuse. J'étais embarrassée à cause de mon humble aspect. J'avais été créée dans un but humble, car j'étais une étable.

Le temps de l'impôt était arrivé. L'auberge imposante était bondée de monde. Tout ce que je contenais, c'était quelques vaches.

Au petit matin aujourd'hui, mon maître avait nettoyé mon plancher et changé ma paille. Je me préparai au rude traitement que le bétail m'infligeait toujours, mais à ma surprise, le bétail fut très doux. Tous les animaux se tinrent dans un coin et mangèrent très peu de paille. Vers la fin du jour, j'étais toujours belle — pour une étable.

Soudain, la porte s'ouvrit en grinçant, laissant entrer l'air du soir, que j'essayais avec tant de difficulté d'empêcher d'entrer. Mon maître apparut à côté d'un grand homme à l'air gentil.

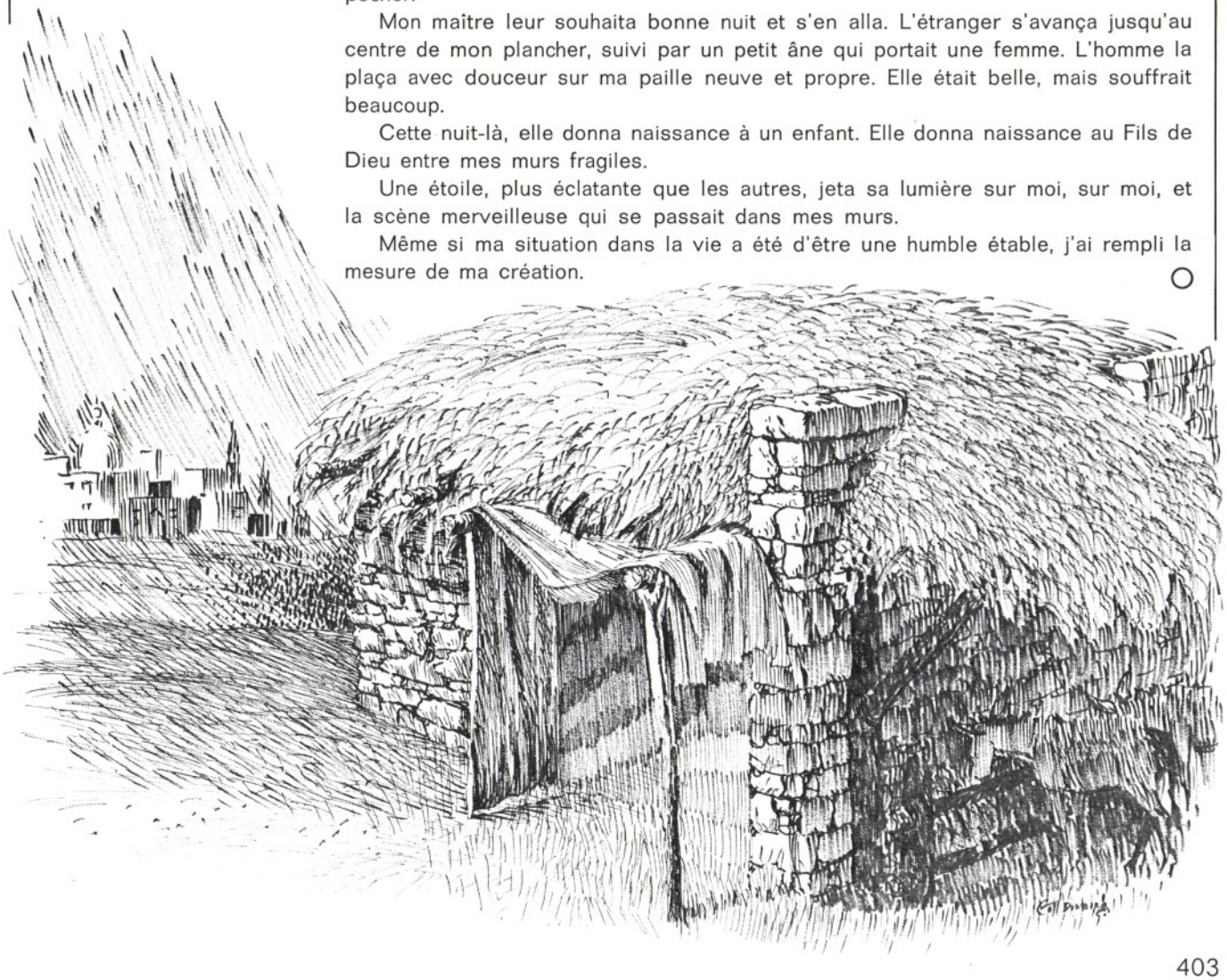
Ça ira très bien, monsieur, disait l'étranger. Mais nous devons nous dépêcher.

Mon maître leur souhaita bonne nuit et s'en alla. L'étranger s'avança jusqu'au centre de mon plancher, suivi par un petit âne qui portait une femme. L'homme la plaça avec douceur sur ma paille neuve et propre. Elle était belle, mais souffrait beaucoup.

Cette nuit-là, elle donna naissance à un enfant. Elle donna naissance au Fils de Dieu entre mes murs fragiles.

Une étoile, plus éclatante que les autres, jeta sa lumière sur moi, sur moi, et la scène merveilleuse qui se passait dans mes murs.

Même si ma situation dans la vie a été d'être une humble étable, j'ai rempli la mesure de ma création. ○



Réjouis-toi, ô mon cœur

PAR TRUDI RICHIE

— Il arrive, criait-on. Il arrive dans notre village!

— Pourquoi? demandai-je. Mais personne ne m'entendit, et personne ne répondit. De toutes façons, je connaissais la réponse. Je m'approchai de l'endroit où j'avais entendu un bébé pleurer.

— Quand vient-il? demandai-je à la mère.

— Je ne sais pas, d'un moment à l'autre maintenant, répondit-elle et elle s'éloigna à la hâte. L'odeur de nourriture m'amena auprès de gens qui préparaient un repas.

— Par où arrive-t-il? demandai-je.

— Vraisemblablement de la ville, dirent-ils. Oui, probablement de la ville.

Si je prenais la route de la ville, me dis-je, je pourrais le rencontrer avant que les gens du village ne s'approchent de lui en courant. Comme je détestais être dans une foule avide de villageois! Et je savais que maman ne s'apercevrait pas de mon départ. Maman venait de faire une nouvelle série de jarres et d'urnes à vendre, et elle était occupée à les décorer. Je ne pouvais de toutes façons pas décorer les poteries, et par conséquent il n'était pas nécessaire que je reste. Je me dis que pour une fois j'allais faire quelque chose que mes frères et mes sœurs n'avaient pas fait. Je rencontrerais notre visiteur en chemin, marcherais à côté de lui et lui parlerais, sans être dérangée, jusqu'à la maison. Je me mis donc en route.

Il ne fallut pas longtemps pour que j'entendisse beaucoup de voix derrière moi. Mes amis, pensai-je; ils me cherchent et ils sont venus me ramener à la maison. Oh, pourquoi ne pui-je pas aller quelque part sans qu'on me suive ou qu'on me cherche? Ce n'est que quand les voix m'eurent rattrapée que je me rendis compte qu'elles ne me cherchaient pas du tout. Un peu devant moi elles s'arrêtèrent de courir, et leurs voix s'élevèrent en un bavardage bruyant et excité. Il était arrivé, et par-dessus le bruit sa voix calme et douce s'éleva dans l'air chaud de l'été vers moi. J'écoutai d'où venait la voix et la suivis jusqu'à la foule. J'espère qu'il pourra me voir, me dis-je; je sais qu'il doit être près, car je peux sentir la paix qui, dit-on, l'entoure, même dans les foules les plus épaisses.

Tout à coup, je sentis un bras puissant sur mes épaules et une voix dit:

— Maître, voici la petite aveugle du village.

Les autres auraient pu crier et parler et noyer tout autre bruit, que je ne l'aurais pas entendu. Le soleil aurait pu dessécher les fleurs du désert et faire tomber en lambeaux les vêtements de mon dos que je ne l'aurais pas remarqué, car des doigts frais étaient sur mes yeux. Puis, pour la première fois de ma vie, je connus la lumière et les ténèbres et les nombreuses nuances qui les séparent, des couleurs qui vinrent comme une révélation, formant des dessins et des silhouettes innombrables. Et je vis devant moi, debout, un homme aux yeux profonds et pensifs et un amour qui rayonnait si fort de lui que je pouvais presque le voir. Oui, je pouvais voir. Je pouvais voir. ○

Réalisations personnelles grâce à l'amélioration mutuelle

PAR MAXINE T. SHOPE

Quand on sonde les Ecritures, on trouve d'innombrables passages où l'accent est mis sur l'individu. Le Seigneur choisit ses apôtres un par un. Il parla aux multitudes mais il ressuscita Lazare, conversa avec Marie et avec Marthe, libéra une femme de ses bourreaux. Il dit: «Voici mon œuvre et ma gloire: réaliser l'immortalité et la vie éternelle de l'homme . . .» montrant qu'il voulait que chaque personne hérite de l'immortalité et de la vie éternelle.

Les officiers présidents des Sociétés d'Amélioration Mutuelle ont reçu la responsabilité de travailler avec chaque garçon et avec chaque fille . . . dont chacun est une personne importante à leurs yeux aussi bien qu'aux yeux du Seigneur.

Bien que les programmes de la SAM semblent avoir été préparés pour des groupes et pour la participation en masse, en réalité ils s'adressent à une personne unique. Les instructeurs des classes de la SAM ont pour instruction et pour formation de rechercher l'individu et de l'amener à participer activement au groupe. Nul ne peut nier que le contact d'une main amicale dans un moment de besoin peut faire une impression favorable qui durera toute une vie.

La première responsabilité de l'instructeur est d'apprendre le nom des membres de sa classe. C'est la première étape qui les isole de la foule. A partir de ce moment-là, les traits de personnalité entrent en ligne de compte, permettant à l'instructeur d'aider le membre de la classe à atteindre son potentiel le plus élevé.

Il est certain que dans une mer de visages, dans une assemblée à l'église, il y a autant de diversités de sen-

timents, d'émotions, de talents, de goûts, etc. qu'il y a d'expressions de visages. Toucher le cœur de chacun, que ce soit dans la vie quotidienne ou dans les périodes critiques, voilà la tâche qu'accepte la SAM et qu'elle s'efforce d'exécuter avec succès.

Il y a l'exemple de la jeune fille qui n'était pas particulièrement jolie de visage. Elle n'était pas intelligente et elle avait un défaut de prononciation. Toutes les fois qu'il y avait une activité à la SAM, elle se portait volontaire. Ses instructrices à la SAM et les directrices des départements d'activités étaient toujours frappées par son désir d'agir et lui en donnaient à dessein l'occasion. Elle participait aux road-shows, aux quatuors et faisait des discours. Elle gagnait ses récompenses de classe en passant par les années de la Ruche, des Eglantines, des Lauréoles et des Glaneuses. On pouvait compter sur elle. Son témoignage devint fort. Une beauté venue de l'intérieur remplaça en fin de compte son aspect extérieur prétendu «peu engageant». Les gens l'aimaient. Mais cela ne se produisit pas du jour au lendemain. Ce fut un développement constant pendant des années de participation à l'œuvre de la SAM qui l'amena à ce point-là. Ses parents furent, eux aussi, convertis au programme. Ils éprouvèrent une reconnaissance spéciale lorsque leur fille fit tout ce qu'elle pouvait pour perfectionner son chiffre d'assistance à la réunion de Sainte-Cène, à la SAM et à l'Ecole du Dimanche, même quand ils étaient partis en vacance pendant de longues périodes. Tous les membres de sa famille assistaient aux activités auxquelles cette jeune fille participait. Ils savaient ce que cela signifiait que de voir un de leurs êtres chers obtenir ses réalisations individuelles par un programme d'amélioration mutuelle.

Lorsque la jeune fille eut une vingtaine d'années, elle rencontra et épousa un excellent ancien missionnaire et ils allèrent s'installer dans une autre ville. Il y a quelques semaines, sept ans plus tard, on pouvait voir cette jeune femme, son mari, et quatre enfants descendre de leur voiture. C'était une admirable maman, propre comme un sou neuf, et très élégamment habillée. Beaucoup auraient pu la contempler avec envie devant son écrasant succès. Des yeux suivirent ce beau couple et ses enfants tandis qu'ils longeaient la rue. Les fragments de conversation que le passant pouvait entendre traitaient de l'évangile, de la SAM et des grands effets que chacun avait sur leur vie.

Encore une fois, la SAM avait cherché . . . avait trouvé . . . et était fière d'une «nouvelle jeune fille de la SAM» qui avait réussi. La responsabilité qu'a la SAM de rechercher, de donner de l'amour et des occasions à chaque garçon et à chaque fille, où que soit cette personne, quels que soient les traits de personnalité, la culture, les capacités, continue sans cesse et ne finit jamais. ○

Quand le bâtiment va...

Quand le bâtiment va, tout va! Et aux USA, tout va très vite et très haut! Les affaires poussent comme les gratte-ciels. Tous les jours de nouvelles occasions se présentent. Il est peut-être grand temps que vous reveniez voir les changements. Vous êtes décidés? Alors partez avec TWA bien sûr! Nous desservons pratiquement tous les centres d'affaires importants du pays. Nous avons une mine de renseignements utiles à votre disposition. Et pas seulement pour vos affaires.

Nous venons juste d'ouvrir un Centre Mondial de Voyages à New York, au 299 Park Avenue, pour pouvoir répondre à toutes vos questions, et dans votre langue bien sûr.

En Europe aussi, nous et avec nous votre Agent de Voyages, sommes les spécialistes des Etats-Unis. Venez parler affaires avec l'un d'entre nous.

up up and away* TWA

*Service mark owned exclusively by Trans World Airlines, Inc.

La pierre de Léhi

Tandis qu'il campait avec sa colonie dans la vallée de Lémuel au bord de la mer Rouge. Léhi eut une vision très intéressante. Il vit un arbre dont le fruit était extrêmement désirable. Il vit également une barre de fer qui longeait un sentier menant jusqu'à l'arbre, et à côté du sentier, il y avait un gouffre profond. Au-delà se trouvait un grand bâtiment (voir 1 Néphi 8). Le fils de Léhi, Néphi, reçut plus tard une vision dans laquelle il en apprit davantage sur la signification de ce que son père avait vu (voir 1 Néphi 11:15). L'arbre représentait l'amour de Dieu, tandis que la barre symbolisait sa parole qui, s'ils s'y attachaient fermement, les conduirait à l'endroit où ils pourraient jouir des fruits de l'évangile. Le grand bâtiment représentait l'orgueil.

Léhi vit plusieurs groupes de personnes dans son rêve. Un groupe (1 Néphi 8:31-33) ne recherchait que des buts matérialistes; certains arrivaient à leurs buts, tandis que d'autres se perdaient. Un autre groupe (voir 1 Néphi 8:21-23) professait des intentions spirituelles, mais n'étant pas fermement ancré dans la foi, il se perdait dans les brouillards de la tentation. D'autres (voir Néphi 8:24-28), ayant pour guide la parole de Dieu, étaient à même d'arriver à leur but, mais s'écartaient parce qu'ils devaient affronter les préoccupations du monde et ne persévéraient pas jusqu'à la fin. C'est ainsi qui Léhi apprit qu'il était important de persévérer dans la foi jusqu'à la fin pour obtenir les fruits de l'amour de Dieu, dont le plus grand est la vie éternelle (voir D. et A. 14:7).

A propos de ces voies spéciales de la révélation, Frère E. Talmage a écrit: «Les visions et les songes ont constitué, dans toutes les dispensations de la prêtrise, un moyen de communication entre Dieu et les hommes.»

L'Amérique ancienne a donné un autre aperçu de la vision ou songe de Léhi sur l'arbre de vie. En 1941, les archéologues déterrèrent une stèle ou monument de pierre à Izapa, Chiapas, dans le sud-ouest du Mexique. Ce monument a trois mètres de haut, un mètre cinquante de large et soixante centimètres d'épaisseur. Les archéologues l'ont appelé «stèle 5» et en ont publié pour la première fois une description en 1943. Le Dr M. Wells Jakeman, du Département d'Archéologie de BYU, a été frappé par la ressemblance entre les inscriptions qui se trouvaient sur cette pierre et l'histoire de l'expérience de Léhi. Il a étudié ces similarités dans plusieurs livres et articles. En 1958, les archéologues de BYU firent un moule de la pierre et aujourd'hui, une reproduction grandeur nature de la stèle n° 5 est exposée au département d'archéologie de l'université.

La reproduction ci-jointe, tirée d'un dessin du Dr Jakeman, illustre les caractéristiques des inscriptions de la stèle. Le détail central est l'arbre, autour duquel on trouve six personnages. Un vieillard (1) est dans une attitude d'adoration et d'instruction. La personne assise derrière lui tient au-dessus de la tête du vieillard un emblème gravé symbolisant un crocodile (2) qui, dans la tradition de l'Amérique ancienne, est souvent un nom désignant le «vénérable père» qui était censé être venu avec sa famille s'installer dans le pays après «un grand déluge» légendaire et qui était considéré comme étant le premier ancêtre des anciens Guatémaltèques. En outre, un des traits principaux de cette représentation du nom est une grande mâchoire. Or le nom de lieu hébreu Léhi est défini comme mâchoire, os maxillaire ou joue.

Derrière le vieillard se trouve un personnage féminin (3). Sa coiffure complexe correspond à ces représentations des personnages de sang royal du Vieux Monde; on se souviendra que le nom de Sariah signifiait «Princesse de Jéhovah». Un autre grand personnage (4), dont la barbe légère signifie probablement la jeunesse, semble être occupé à écrire. Le récit de ce songe fut rédigé par Néphi, que le Livre de Mormon décrit comme étant «très jeune encore, mais pourtant d'une haute taille» (Néphi 2:16). Sur la gravure, sa coiffure ressemble beaucoup à celle du Dieu égyptien du grain, Nepi. Le jeune homme semble être aidé par un autre (5) qui pourrait correspondre au Sam du Livre de Mormon. Finalement, deux autres (6 et 7) sont plus près du vieillard, ce qui suggère peut-être leur caractère d'aînés de la famille; mais en même temps, ils ont le dos tourné à l'arbre, ce qui pourrait symboliser leur rejet de ce qu'il représente. Le parallèle avec Laman et Lémuel est clair. Dans la sculpture de pierre originelle, un des éléments les plus clairs est une rainure droite et profonde (8), qui pourrait bien représenter la barre de fer.

▲
Classe de généalogie à Zollikofen à l'occasion des sessions spéciales organisées au temple suisse pour les Saints francophones en août dernier.

Conférence d'été du district de Bordeaux
La SAM de La Rochelle avant de danser son Ballet Tahitien. ▶

Roadshow sur la Chevalerie à la SAM de Bordeaux.
▼

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre IV
La politique égyptienne dans le Nouveau Monde

La meilleure indication qui soit de l'influence de la civilisation égyptienne sur le peuple de Léhi se trouve dans un épisode tiré de l'histoire ultérieure des Néphites.

Livre de Mormon

Agissant sur la recommandation du roi Mosiah, qui désirait vivement éviter les controverses au sujet du trône, les Néphites, au début du premier siècle avant Jésus-Christ, remplacèrent la royauté par un système de gouvernement par les juges ecclésiastiques:

«. . . Nous établirons pour juges des hommes sages qui jugeront ce peuple selon les commandements de Dieu» (Mosiah 29:11).

On ne nous dit pas où Mosiah a trouvé cette idée, mais l'empressement et la facilité avec lesquels le peuple adopte ce système implique qu'il le connaissait bien (Idem 29:37-41). C'est ce que montre formellement l'histoire d'un certain Korihor, qui fut à même de se faire beaucoup d'adhérents dans le pays en accusant «le grand-prêtre et le grand-juge du pays» de remettre en vigueur les «ordonnances et . . . les rites qui furent établis par d'anciens prêtres pour usurper le pouvoir et l'autorité» sur le pays (Alma 30:21-24). Le fait qu'il y avait un danger réel de ressusciter un antique gouvernement de prêtres ressort bien du fait que le nouveau système était à peine établi qu'un certain Néhor, dans le premier procès que devait juger le nouveau grand-juge, est accusé d'être «le premier à introduire une intrigue de prêtre . . . parmi ce peuple». A cette occasion, le grand-juge observe que pareilles intrigues sacerdotales, si le peuple les permettait, «seraient cause de son entière destruction» (Alma 1:12). Nous apprenons ainsi que le cléricalisme n'avait pas été pratiqué dans le Nouveau Monde, mais qu'une tradition de ce genre était vivante dans les souvenirs; son origine doit donc être

recherchée dans le Vieux Monde, si nous voulons croire le Livre de Mormon.

Le Vieux Monde

A partir de la onzième dynastie, l'histoire de l'Egypte traite en grande partie des efforts faits par les prêtres d'Amon, avec, à leur tête, le grand prêtre d'Amon, pour se rendre maîtres du pays. Vers 1075 av. J.-C., le grand prêtre d'Amon alla jusqu'à s'emparer du trône du sud et à partir de ce moment là «le grand prêtre d'Amon . . . pouvait réduire et réduisait constamment le roi à une position subalterne[40]». Le nom du grand-prêtre qui se fit couronner à Thèbes était Herithor ou Kherihor[41]. La pierre angulaire du gouvernement clérical était un nouveau système de tribunaux populaires dont les prêtres d'Amon étaient les juges et qui fut d'abord en concurrence avec les tribunaux officiels et puis les supplanta[42]. La tendance séparatiste, qui reste caractéristique de l'histoire cléricale, a pu être annoncée par l'union de tous les états du sud en une entité administrative unique sous la direction de Néhi, le grand gouverneur de la dix-huitième dynastie aussi bien que par l'apparition, en commençant par le Comte Néhri, d'une famille gouvernante distincte à Thèbes, sous le patronage d'Amon[43]. Le successeur de Néhri, en prenant le nom de Sam Tawi, «unificateur du pays», proclame une nouvelle dynastie[43].

Il reste encore à voir si Néhi et Néhri ont une parenté quelconque avec le nom de Néphi (il y a d'autres noms égyptiens qui sont plus proches). Mais aucun philologue ne refusera de reconnaître l'identité possible entre le Korihor du Livre de Mormon et le Kherihor égyptien, et personne ne peut nier, qu'il soit philologue ou pas, une forte ressemblance entre Sam et Sam (le frère de Néphi).

Livre de Mormon

Le peuple dit «peuple d'Amon», communauté célèbre pour sa pitié, amena Korihor devant son chef, Ammon, «qui était le grand-prêtre de ce peuple». De là il fut «conduit devant le grand-prêtre et le grand juge du pays». De son côté, cette cour supérieure «l'envoya au pays de Zarahemla . . . devant Alma, le grand juge gouverneur de tout le pays», aussi bien que chef de l'Eglise (Alma 30:19-21, 29 et suivants).

Le Vieux Monde

Le gouverneur en chef de l'Egypte était «le grand-prêtre d'Amon» (ou Ammon), son titre étant en égyptien «neter hem tep» — «serviteur principal (hem) du Dieu[44]». Hem est un élément des noms propres égyptiens et signifie la même chose que l'élément extrêmement courant «Abdi» dans les noms asiatiques occidentaux de l'époque (cf. l'arabe moderne Abdullah, «serviteur de Dieu»). Chose extrêmement intéressante, le frère du premier Ammon dans le Livre de Mormon porte le nom de Hem (Mosiah 7:6). Quant à Amon (ou Ammon), c'est le nom propre le plus courant du Livre de Mormon, et c'est aussi le nom le plus courant et le plus révéré de l'empire égyptien[45], qui en tout temps pendant la période ultérieure (après 930 av. J.-C.) prétend embrasser la Palestine et considérer Jérusalem comme dépendante. La révérence qui se manifeste pour le nom d'Amon ne révèle absolument pas la moindre concession au paganisme chez les Juifs, puisque Amon n'est rien moins que la version égyptienne de leur propre Dieu créateur universel et unique, le Grand Esprit que l'on ne conçoit jamais sous une forme animale et qu'on ne représente jamais par aucune image[46]. Il apparaît pour la première fois vers 2 140 av J.-C., dans le sud de l'Egypte, à Thèbes, où il semble avoir été importé d'Asie occidentale[47]. Se peut-il qu'il soit le Dieu d'Abraham? Il est significatif que le nom devient pour la première fois important au cours des années qui suivent l'époque du séjour d'Abraham en Egypte, et près de l'endroit où se situa plus tard la plus célèbre colonie juive d'Egypte.

On peut découvrir un reflet de la situation égyptienne dans les villes côtières de Palestine, prêtres et juges, qui à l'occasion usurpaient l'office de roi. Ceci arriva tant à Sidon qu'à Tyr; dans cette dernière ville, deux usurpateurs ecclésiastiques portaient le nom de Maitena ou Mattena — nom qui a plusieurs variantes et suggère fortement le Mathoni du Livre de Mormon.

Livre de Mormon

La tentative de gouvernement avec des juges ecclésiastiques s'effondra en grande partie à cause d'une rivalité pour le siège du jugement suprême entre trois candidats, tous fils du grand juge suprême Pahoran. Ils s'appellent Pahoran, Paanchi et Pacumeni (Hel. 1:1 et suivant).

Echos de nos districts

Le district suisse de la Mission Française de l'Est signale que 54 Saints habitant dans ce district ont été baptisés avant 1932 et que 24 d'entre eux sont actifs. La membre la plus ancienne, Soeur Farhni, a 79 ans. Elle a été baptisée en 1898.

Ce genre de rivalité familiale pour l'office de grand-prêtre est caractéristique dans le système égyptien dans lequel l'office semble avoir été héréditaire non pas par loi mais par usage[48].

Le nom de Pahoran reflète le palestinien Pahura (pour l'égyptien Pa-her-an, cf. Pa-her-y, «le Syrien») qui est l'égyptien «réformé», c'est-à-dire un vrai titre égyptien mais changé de manière à l'adapter à la manière de parler cananéenne. Pahura (également écrit Puhuru) était à l'époque d'Amarna un gouverneur égyptien (rabu) de Syrie[49]. Le même homme, ou un autre homme portant le même nom, fut placé par le pharaon comme gouverneur du district de Ube, son siège étant à Kumedi[49] (cf. l'élément «Kumen» dans les noms de lieu du Livre de Mormon).

Paanchi est simplement le Paiankh égyptien bien connu (également rendu Pianchi, Paankh, etc). Le premier homme important à porter ce nom n'était autre que le fils du Kherihor mentionné ci-dessus. Il ne succéda pas à son père sur le trône, se contentant de l'office tout-puissant de grand-prêtre suprême d'Amon, mais son fils, Panezem, devint roi[50]. Au milieu du huitième siècle un autre Pianhki, roi de Nubie, conquit virtuellement toute l'Egypte, et s'adjugea l'office de grand-prêtre d'Amon à Thèbes aussi bien que le titre de pharaon[51]. Son successeur, lorsque les Assyriens envahirent l'Egypte du temps de Léhi, se réfugièrent dans une ville fortifiée, qui n'a pas encore été découverte, et qui portait le nom de Kipkip ou Kibkib forme de nom qui suggère fortement le nom de ville de Gidgiddoni dans le Livre de Mormon (cf. aussi Gimgim-no, III Né. 9:8).

Pacumeni, nom du troisième fils, ressemble à celui que portaient quelques-uns des derniers gouverneurs cléricaux d'Egypte, dont les noms sont rendus par Pamenech, Pa-mnkh, Pamenches, etc. [52]. Les Grecs (qui fournissent souvent la clef de la lecture correcte des noms égyptiens) mettaient la gutturale avant la nasale Pachomios. L'homme le plus illustre du nom commandait toutes les forces du sud et fut également grand-prêtre de Horus. Un autre gouverneur général d'Egypte au moins portait ce nom[52].

Une coïncidence frappante, c'est la prédominance parmi les noms de juges aussi bien égyptiens que néphites du préfixe Pa-. Dans l'égyptien ultérieur ceci est extrêmement courant et a simplement la force de l'article défini. Un autre juge du Livre de Mormon, Cézoram, a un nom qui suggère celui d'un gouverneur égyptien d'une ville syrienne: Chi-zi-ri (Knudtzon, Am. Taf. 41; 2). Il faut remarquer que le Panezem cité plus haut, prit, en devenant roi, le nom de Meriamon, qui sonne comme un nom du Livre de Mormon, même si nous ne lisons pas Moriamon — variante parfaitement possible.

Sidon était le port officiel par lequel les Juifs faisaient commerce avec l'Egypte. Puisque Léhi et son peuple étaient dans le commerce, il n'est pas surprenant que Sidon soit la seule ville palestinienne à part Jérusalem dont le nom occupe une place importante dans la géographie du Livre de Mormon. En outre, comme Sidon était le lieu de rencontre commun entre Hébreux et Egyptiens, et puisque les noms se trouvent dans les deux langues dans le Livre de Mormon, on s'attendrait à trouver le nom de cet endroit extrêmement populaire aussi bien dans sa forme égyptienne que dans sa forme hébraïque. La forme égyptienne (liste de Albright XXII, B, 4) est Dji-dw-na, qui est remarquablement proche du nom de personne Giddonah dans le Livre de Mormon.

Nous ne pouvons conclure ce bref examen de la «question égyptienne» sans parler d'une indication significative que les ancêtres de Léhi N'ETAIENT PAS natifs de Jérusalem. Nous apprenons dans Mosiah 1:4 que certaines plaques étaient écrites «dans la langue des Egyptiens». Néphi nous apprend (1 Néphi 3:19) que ces mêmes plaques étaient dans «la langue de nos pères» et que leur possession était nécessaire si l'on voulait conserver parmi son peuple la connaissance de cette langue. Pour conserver de simples CARACTERES il n'aurait fallu qu'une unique page de signes hébreux et égyptiens et Léhi ou ses fils auraient pu la tirer de leur mémoire, puisqu'on les leur avait déjà appris. Et si la langue en question était l'hébreu, les enfants de Léhi auraient pu tirer de leurs ressources autant de livres en leur propre langue qu'ils voulaient, de sorte que lorsque Néphi exprime sa croyance que sans cet unique volume de plaques une langue sera perdue — l'antique langue de ses pères — il est impossible qu'il parle de l'hébreu. La conservation de l'hébreu exigerait naturellement la possession des Ecritures, le canon de la langue pure, mais on pouvait se les procurer n'importe où en Juda et cela n'exigerait pas la dangereuse mission auprès de Laban. La langue des ancêtres de Léhi était une langue étrangère; et quand Néphi nous dit que c'était la langue des Egyptiens, il pense ce qu'il dit. Depuis des temps immémoriaux des Israélites séjournaient en Egypte individuellement et en groupe, et il n'y a absolument rien de surprenant dans la possibilité que les ancêtres de Léhi aient fait partie de ces colons.

Notes

39. Idem pp. 49–55.
40. H. R. Hall dans Camb. Anc. Hist. III 268.
41. E. A. W. Budge l'appelle Heriher (La momie) (Cambridge 1925), p. 103, différant ainsi de l'interprétation précédente Her-Heru. Il est orthographié Hurhor dans Aeg. Ztschr. XX (1882). Suppl. pl. ii; Her-Hor par A. Wiedemann dans Aeg. Ztschr. 23 (1885), 83 et Hrihor par Breasted et H. R. Hall. Nous suivons l'étude la plus récente, celle de Moret, qui l'appelle Herihor (Hist. de l'Orient, II, 591).
42. Moret, op. cit., II, 569.
43. H. E. Winlock, «The Eleventh Egyptian Dynasty», Jnl. of Near Eastern Studies II (1943), 256. A propos de Sam Tawi, p. 266.
44. Moret, op. cit. II, 518.
45. A propos des deux orthographes Ammon – Amon, Gardiner, Eg. Gram. p. 429.
46. Moret, op. cit. II, 437-9, 567 et suivants, W. Wolf, «Vorläufer der Reformation Echnatons», Aeg. Ztschr. 59 (1924) 109–119; Hans Bonnet, «Zus Verständnis des Synkretismus», Aeg. Ztschr. 75 (1939), 45 et suivants.
47. Winlock, JNES II, 250; Moret I, 209, 436.
48. On trouvera un parallèle frappant avec le Livre de Mormon dans CAH III, 254.
49. Knudtzon, Amarna-Tafeln 117, 123, 132, 1566, 1222.
50. Listes de rois-prêtres reproduite dans Aeg. Ztschr. XX / (1882) Taf. ii., V (7a).
51. Hall, CAH III 273.
52. W. Spiegelberg, «Der stratege Pamenches» Aeg. Ztschr. LVII / (1922), 88–92. Cf. the Amarna Pa-kha-am-na-ta Knudtzon II, 1966, gouverneur de Amurru sous le gouvernement de l'Egypte.

*

Richard L. Evans

La parole sur les ondes

Un homme, un esprit, une vie à vivre

Cette question tirée des psaumes suggère toujours une étude sérieuse: «Quest-ce que l'homme pour que tu souviennes de lui?» (Ps. 8:4). Il est évident que l'esprit et l'intelligence de l'homme sont infinis quand nous voyons ce qu'il peut concevoir: l'art, la musique, la littérature, la science; la fabrication de choses trop nombreuses pour qu'on puisse les mentionner. Il est évident que l'homme est le mécanisme le plus merveilleux de la terre, avec un corps et un esprit — la chimie et la composition et toutes les fonctions physiques et mentales: le pouvoir de progresser, de penser, de sentir. «Qui a mis la sagesse dans le cœur?» demanda le Seigneur à Job. «. . . qui a donné l'intelligence à l'esprit?» (Job 38:36). Qui a donné au corps la sagesse pour se guérir? Quand nous pensons au pouvoir de raisonner, d'apprendre, de juger, de décider, de se souvenir du passé, de projeter l'avenir, nous nous sentons remplis de crainte et de respect devant l'homme, mais plus encore devant son Créatur et devant tout ce que Dieu a donné. Et ce qui nous rend sérieux, c'est ce fait: ce corps, cet esprit, ce sont les seuls que nous aurons ici. Il faut qu'ils durent toute une vie. On ne peut imaginer qu'un homme raisonnable abîme délibérément une machine précieuse. Et cependant, comme ce serait bien plus déraisonnable d'abîmer le corps, d'absorber quelque chose qui en gênerait le fonctionnement, quelque chose qui lui ferait du tort. Quel gaspillage vandale ce serait de défigurer le corps ou d'abîmer ou d'enténébrer l'esprit ou de diminuer la coordination ou la conscience, nous rendre moins conscients des actes qui nous feront du mal, à nous ou à d'autres. Chacun et tout ce qu'il a: un homme, un esprit, une vie à vivre. La mortalité va si vite et l'éternité est si éternellement longue, et quand on a reçu la vie, l'esprit et la mémoire, le talent, le but, des possibilités sans limites et ce merveilleux fonctionnement physique, comment se pourrait-il que l'on soit à ce point myope, si totalement, ingratement destructeur de soi que l'on fasse quelque chose qui mène à moins qu'une pensée pure et claire, moins qu'une conscience claire, moins qu'une existence saine, avec la paix et un but productif — dans le cadre des lois de la nature, de Dieu — les lois de la santé, du bonheur — les lois du pays? Sans la loi, il ne pourrait pas y avoir de vie. ○